

VOYAGES

EN

FRANCE,

ET AUTRES PAYS.

DE L'IMPRIMERIE DE C. F. PATRIS.

VOYAGES
EN
FRANCE,
ET AUTRES PAYS,

Par Racine, La Fontaine, Regnard, Chapelle et Bachaumont, Hamilton, Voltaire, Piron, Gresset, Fléchier, Marmontel, Lefranc de Pompignan, Bertin, Desmahis, Bérenger, Bret, Bernardin de Saint-Pierre, Parny, Boufflers, etc.

Ornés de 36 planches, dessinées par Monnet, Duplessis-Bertaux, Lebrun, Fragonard fils, Lemire et Marillier; et gravées par Gaucher, Pauquet, Baquoy, Duparc, Gaitte, Copia, Villerey, Delignon, Dupréel et Bovinet.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez Jh. CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, Galeries de bois, N°. 188.

1808.

DC
95
.V6
1808
n. 4

VOYAGE

EN

PROVENCE.

VOYAGE
EN PROVENCE (*).

L'HABILLEMENT le plus curieux et le plus leste, celui qui paraît avoir le plus de rapport avec le costume des anciennes grecques, c'est la robe des femmes d'Arles, d'Avignon et de presque tout le comtat. Ces perrettes-là sont d'une vivacité et d'une pétulance à désoler. Laborieuses et actives, une draperie lourde ne saurait leur convenir; un jupon simple et court

(*) Ce voyage est extrait en grande partie des SOIRÉES PROVENÇALES, par Bérenger. (3 vol. in-18. Paris, Nyon, 1787).

tombe à moitié sur leurs jambes fines, chaussées de bas de soie blancs et de souliers sans talons. Leurs boucles, de tout temps, larges et grandes comme les notres, parent leurs pieds qu'elles font paraître plus petits. Une robe nommée DROLET, blanche en été, communément noire, laisse leurs bras presqu'à nu, et caresse leur taille, qu'elle dessine avec le plus coquet avantage. Cette robe est partagée en quatre pointes, et ne descend que jusqu'au mollet. Leurs brassèlets sont un composé de fil d'or, plus ou moins gros, et de petits cercles qui y sont entrelacés. Le collier est dans le même genre, avec une grande croix qui ressemble à celles des chevaliers de Malthe. Presque toutes portent

pour coiffure un mouchoir de soie peint en vert foncé, avec des fleurs et une petite bordure jaune. Ces mouchoirs sont en usage dans plusieurs îles de l'archipel : c'est le voile ancien rapetissé et relevé sur la tête. Elles ont conservé l'usage des corps à baleine ; mais ils sont souples et très-dégagés.

En général le sang est très-beau dans cette contrée : les formes y satisfont le sculpteur et le peintre (sans déplaire aux poètes). Les drolets bruns ou noirs relèvent l'éclat des carnations. De grands yeux noirs, des sourcils bien arqués, des joues rondes et fraîches comme des pommes d'api, le plus joli sourire du monde, une prodigieuse mobilité dans les muscles du visage ; tels sont les pro-

PRES que ces charmantes créatures apportent presque toutes en dot à leurs époux ; sans parler de la douceur du jargon, des expressions caressantes et de l'usage séducteur des diminutifs les plus mignards.

. . . .

On fait, dit-on, à Marseille, pour plus de quinze millions d'affaires par mois. Le mouvement qu'un pareil commerce occasionne est prodigieux. Partout vous ne voyez que ballots, que tonnes, que porte-faix chargés de caisses, de boîtes ; que traîneaux ou brouettes : une odeur de drogueries et d'aromates sort par bouffées de tous les magasins. Les productions des quatre parties du monde, leurs habitants dans les divers costumes,

tous les pavillons, qui flottent sur les mers, sont là rassemblés.

. . . .

Le local de l'observatoire est admirable, et la vue dont on jouit de la plate-forme est d'un genre unique : le port, la ville, la campagne et la mer, forment quatre tableaux qu'un seul regard peut embrasser. Le PORT, hérissé de mâts et de cordages, ressemble à une forêt que l'hiver a dépouillée de ses feuilles. La VILLE offre, au-dessus des masses de ses quartiers et de ses combles, des files de moulins à vent et des cimes d'arbres, qui détachent par leur couleur. La CAMPAGNE est peuplée de BASTIDES au nombre de cinq mille, dessinées à l'œil par le serpentage inégal des murs de clô-

ture. Enfin, la MER étend sur la droite une surface unie, azurée, immense, que sillonnent quelques bateaux de pêcheurs, des tartanes à voiles étrangères et de gros navires à larges flancs.

Dans ce pays, jadis renommé par sa frugale sobriété, commencent à s'introduire ces longs et insipides festins, où la table, trois fois chargée de trois somptueux services, est entourée de gens qui, souvent, ne se connaissent pas ou quelquefois se détestent. Le banquet provençal n'est plus terminé, comme autrefois, par ces rondes gaies et bruyantes, qui inspiraient la joie et resserraient l'amitié; mais, au sortir d'une table, on s'assied incontinent auprès d'une autre; et ces

fameux cartons, imaginés jadis pour divertir un roi imbécille, sont les hochets des convives saturés. Là, comme ailleurs, on dit d'un homme, qu'il n'est bon à rien, lorsqu'il ne sait pas appliquer son esprit à de stériles combinaisons, ou lorsqu'il n'est pas assez sot pour perdre son argent en dupe.

En général, la jeunesse est non seulement débauchée, mais plus dépravée encore, qu'on ne le remarque dans toutes les grandes villes maritimes. Certains quartiers regorgent de filles perdues, comme un cadavre pourrissant fourmille de vers.

Marseille est pour la Provence et pour les provinces qui l'entourent, ce qu'est Paris pour la

France : talents, richesses, projets, tout tend vers la capitale. Ses spectacles, ses jeux, la liberté dont on y jouit, les plaisirs qu'on y rencontre ; tout y attire la jeunesse, tout y distrait l'homme ennuyé, tout devient piège pour l'imprudent ; on y oublie ses devoirs, sa patrie ; on se dégoûte du calme et de l'uniformité de la province ; on vend son patrimoine, et l'on vient à Marseille espérer et mendier les flottantes faveurs de la divinité,

Qui vend toujours si cher ce qu'on croit qu'elle donne.

Qu'arrive-t-il ? le grand nombre périt de misère, quelques-uns végètent dans une obscure et précaire médiocrité : deux ou trois réussissent, et ne sont pas plutôt

enrichis, qu'ils prènent le chemin de la capitale. Là, ils achètent une charge, ils obtiènent un emploi, ils parviènent aux honneurs... et n'en sont pas plus heureux.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le sage y vit en paix, et méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois.

N'attendez des paysans qui avoisinent Marseille, aucun acte de complaisance et de bonté. Ils vous verraient vous égarer et prendre un chemin dangereux, qu'au lieu de vous indiquer votre route, ils riraient méchamment de votre erreur. Si la soif vous presse dans les routes brûlantes et poudreuses, gardez-vous de cueillir une grappe à leurs vignes, même celles qui

pendent sur les terrasses des sentiers ; je ne réponds pas qu'un coup de fusil ne vous étendît au pied du sep , ou du moins que des chiens lancés ne vinssent sur vous vous déchirer.

Quoi qu'il en soit de leurs mœurs, voici quel est leur habillement : les jardiniers se distinguent par un bonnet de taffetas noir, qu'ils portent sous le chapeau ; les autres paysans ont habituellement des guêtres de peau rousse et un bonnet rouge. Les paysannes portent en hiver un corset et un jupon rouges , et une chaîne d'or pour ceinture , d'où pend un crochet ou anneau qui tient enfilées les clefs de la maison : ce bijou s'appèle UNE MÉNAGÈRE. Les jours de fête , ou lorsqu'elles viènent à la

ville vendre leurs denrées, elles se coiffent d'un chapeau gris rabatu, qu'elles entourent de rubans à fleurs, ou de dentelles argentées; leur chaussure est plate, leur cotillon simple, leur allure leste et vive; et leurs mains ne font pas attendre un soufflet aux indiscrets..... Il faut les voir dans les TRAINS, ou bals champêtres, danser le rigodon, ou se démener dans un branle. Le cavalier leur présente UN BEAU PAQUET D'ÉPINGLES; elles entrent alors en danse et sautent, et tournent, et valsent comme des moulinets.

. . . .

. . . .

Naturellement les provençaux sont religieux, et tel a toujours été le caractère des peuples doués

d'une imagination vive et sensible. Leurs solennités sont de vraies fêtes, leurs fêtes des spectacles, et ces spectacles, dans les villes surtout, attirent un nombreux concours.

La première de toutes ces fêtes, celle qu'on célèbre avec plus de joie, c'est le retour de Noël. Point de provençal, fût-il absent depuis vingt-ans, qui puisse arriver, à cette mémorable époque, dans sa patrie, sans que son cœur ému ne lui rappèle les scènes attendrissantes, la joie, le ton de cordialité, et jusqu'aux mets choisis de ces vénérables banquets. Dans ce saint jour cessent les inimitiés et les dissensions domestiques. Les grands parents président à la réconciliation : on s'embrasse, on se par-

donne, on s'assied ensemble à la même table; la malvoisie, le vin cuit et le muscat brillent dans les verres; bientôt les douces folies s'en exhalent; mais ce qui charme surtout les regards, c'est l'extrême propreté de l'agape et l'élégante simplicité des mets qu'on y sert. Tels étaient, sans doute, les repas des patriarches dans les beaux jours de l'âge d'or. Les figues de l'année, les raisins frais ou secs, les prunes de Brignoles, recouvertes de dentelles de papier; des pyramides d'oranges, quelquefois couronnées d'un bouquet cueilli sur le même arbre; des pommes, des poires, des cédras confits, quelques plats de biscuits, du noga, composé avec des noisettes, des pignons de pin, des pistaches

et du miel de Narbonne ; tels sont les mets exquis de cette collation tout à la fois splendide et champêtre : on ne voit là ni cadavres d'animaux, ni de ces drogues irritantes qu'on sert au milieu d'un repas pour réveiller le palais dégoûté des convives. La salle est embaumée du parfum des fruits et des fleurs, l'œil est enchanté des couleurs et de la belle symétrie du plat ; quinze jours à l'avance la tête en tourne aux enfants. Le jour arrivé, ils pétillent d'impatience, ils dévorent des yeux tout ce qu'ils voient, ils se montrent du doigt ce qui les frappe davantage : on rit de leur petite convoitise, on gronde un peu pour la forme et l'on finit par la satisfaire, parce qu'on est père; tout

le monde est content, joyeux, fortuné. Heureux les peuples qui, du moins à certains jours de l'année, goûtent les plaisirs simples de nos aïeux !

La semaine sainte est marquée à un autre caractère; mais toujours la religion, ailleurs austère, adoucit ici sa gravité par la pompe extérieure du culte. Le jour de PAQUES-FLEURI, tous les enfants, tous les jeunes gens portent en triomphe des branches de palmier artistement mélangées de rubans; quelques-uns tiènent à la main des branches de laurier ou d'olivier, chargées de confitures sèches que le prêtre bénit, et qu'on sert aux collations de la semaine.

Le JEUDI-SAINT, l'entrée de la chapelle où l'on a dressé le repo-

soir, est entourée de guirlandes de myrte; les gradins de l'autel sont chargés des premières fleurs de la nature, et cet hommage aussi simple que pur, a quelque chose de plus touchant que les dons éblouissants des arts et du luxe. Le soir de ce saint jour, on ne manquerait pas de visiter les églises.

Peut-être devrais-je, par amour pour ma patrie, passer sous silence l'étrange procession qui attire à Aix tant de badauds aux approches de la fête-dieu; cependant, voici pour les curieux une gravure et une description (1):

D'abord paraît le roi Hérodes, vêtu d'une casaque courte, cramoisie, la couronne en tête, harcelé par une douzaine de diables,

Tom. 4 Pag. 18.

Monnet delin. Duplessi-Bertaux incid. aqua forti Copia Sculp.

Le Grand Jeu des diables, à Aix.

parmi lesquels on distingue une diablesse à son costume : ces diables sont armés de fourches, hérissés de cornes et bardés de grelots, croisés en bandoulières.

Après avoir sauté, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le roi termine la lutte par un grand saut ; c'est là le *grand jeu des diables*, emblême des dangers de la royauté.

Vient ensuite le petit jeu, *lou pichou jouec*, autrement dit L'ARMETTO, la petite ame. Cette petite ame est représentée par un enfant en corset blanc, bras et jambes nus, qui porte une longue croix de bois sur un coussin. Quand on fait le jeu, l'enfant accompagné d'un ange, appuie sa croix à terre. A ses côtés sont

quatre diables hérissés de cornes et revêtus de pantalons à flammes rouges. Trois poursuivent la petite ame, tandis que le quatrième s'acharne contre l'ange. L'ange et la petite ame sautent comme pour fuir, sans cependant abandonner la croix; mais, au troisième coup, le jeu finit, et l'ange saute de joie d'avoir sauvé la petite ame.

La troisième scène représente l'adoration du veau d'or. Moyse y paraît avec une longue barbe et les deux rayons qui le caractérisent, ayant à ses côtés le grand-prêtre et trois ou quatre juifs, dont un porte le veau d'or au bout d'un bâton. Cette scène s'appèle *le jeu du chat*, parce que, pour la terminer, un des juifs jète en l'air, aussi haut qu'il peut, un

chat enveloppé dans une toile ; puérilité qui ne peut être qu'une addition de fraîche date.

La reine de Saba vient ensuite, richement costumée, avec trois dames d'atours, qui tiènent chacune une coupe d'argent à la main : elle va visiter le roi Salomon. Un danseur lestement habillé, ayant aux jarretières quantité de grelots, porte devant elle, au bout d'une épée, un petit chapeau de carton, surmonté de girouettes en clinquant. Ce dernier s'agite en cadence, au son d'un air de la composition du roi RENÉ, et fait avec son épée, trois saluts, auxquels la reine répond par un signe de tête. Celle-ci, de son côté, suit la mesure, les mains sur les hanches. Après le troisième salut, les

trois dames d'atours forment une danse entr'elles.

Les rois mages qui marchent après, ont chacun un page, coiffé en pain de sucre. Leurs mouvements sont dirigés par une étoile, que porte, au bout d'une perche, un homme en robe blanche; un des pages, après avoir salué l'étoile en se dandinant, fait un grand saut et se retourne pour exécuter le *réguineou*, mouvement des fesses très-rapide, que les deux autres pages ne tardent pas à imiter. Cette scène s'appèle *la belle étoile*.

Le jeu des TIRASSOUNS, c'est-à-dire, des enfans qui se traînent, représente le massacre des innocents, ordonné par Hérode. Ce prince a pour cortège, un ensei-

gne, un tambour et un fusilier. Au bruit d'un coup de fusil, sept à huit enfants revêtus de chemises de toile écrue, se laissent tomber par terre, en courant en cercle, souvent jusque dans le ruisseau.

Dans la scène suivante, paraît Judas avec la bourse de trente deniers; puis Saint-Paul, l'épée à la main, et les apôtres sur deux files avec les évangelistes. Quand on fait le jeu, tous s'arrêtent, pour laisser passer Judas, qui donne le baiser à Jésus-Christ. Outre la dalmatique, ornée de rubans, chacun a ses attributs qui le caractérisent. Saint-Pierre porte des clefs, Saint-André une croix, Saint-Jacques des coquilles. Le plus singulier est de voir Saint-Luc avec la tête d'un bœuf, et

Saint-Marc avec celle d'un lion. Saint-Jean le précurseur a pour vêtement une peau de mouton ; et Saint-Simon, en chappe et en mître, porte de la main gauche, un panier d'œufs, tandis qu'il distribue des bénédictions de la droite.

A ces ENTREMÊTS succèdent trois ballets. Dans le premier, huit à dix jeunes gens sautent en cadence, le corps passé dans un cheval de carton. On appèle ce ballet les *Chivaoux frux* (Chevaux fringants).

Le second est celui des DANSAIRÉS (danseurs), en corset, culotte, bas et souliers blancs, coiffés d'un casque à panaches, semé de diamants faux. Tous leurs pas se terminent par un rigodon.

Le troisième ballet est figuré par les RAZCASSETOS (teigneux), emblême des lépreux de l'évangile, revêtus de ces tabliers à franges dont on couvre le poitrail des mulets. Tous ont la tête rase. L'un d'eux porte un grand peigne, l'autre une brosse , le troisième des ciseaux , et le quatrième , coiffé d'une vieille perruque , évite tant qu'il peut la rencontre de ses compagnons.

St.-Christophe , qui vient après , porte sur l'épaule droite le sauveur du monde. Un crocheteur fait mouvoir ce mannequin , haut de neuf à dix pieds, dans lequel il est renfermé.

Enfin , une figure noire , avec des ossements de squelette , repré-

sente la mort dans l'action d'un faucheur.

Ces scènes allégoriques avaient originairement pour prélude, divers exercices imités de la chevalerie, où figuraient avec pompe la basoche, le prince d'Amour et l'abbé de la Ville.

La veille de la fête on exécutait un PAS D'ARMES. Le même jour se faisait une cérémonie appelée LE GUET. La renommée en ouvrait la marche. Un porte-drapeau venait après, avec les chevaliers du guet, précédés et suivis de tambours; puis le duc et la duchesse d'Urbin (2), en rouge, montés sur des ânes; Momus à cheval, Mercure et la Nuit, Pluton et Proserpine, Neptune, une troupe de Faunes et de Dryades,

Pan et Syrinx, Bacchus, Mars et Minerve, Apollon et Diane, Saturne et Cybèle, un grand char portant Jupiter, Junon, Vénus et Cupidon; enfin, les trois Parques à cheval, pour rappeler que les plaisirs et les grandeurs ont leur terme.

Le même jour de la fête-dieu ramène tous les ans sur les quais de nos ports une cérémonie bien auguste.

Dès le matin, tous les navires qui sont dans le port, arborent leurs flammes et leurs pavillons; les quais sont balayés, arrosés et semés de fleurs; les marins ont pris leur habit de fête, leur gilet de coutil bleu, et leur bonnet rouge de Tunis; ils ne travaillent pas; ils se reposent. Voici à peu près

l'ordonnance de la procession. Toutes les confréries, rangées sous leur bannière, marchent au bruit des tambourins et des galoubets. Celle des jardiniers est remarquable par les PHÉNOMÈNES POTAGERS que chaque membre tâche de faire éclore pour décorer son cierge; ce sont des fleurs rares, des poires précoces, des artichauts monstrueux, etc., etc.

Plusieurs centaines de jeunes filles, vêtues de blanc, parées de fleurs, ceintes de rubans frais, défilent deux à deux, chantant des psaumes, et ressemblent de loin à de beaux lis parmi les arbustes fleuris d'un parterre. La symétrie leur prête un nouvel éclat.

Viènent cent groupes de petits enfants habillés en abbés, en

anges, en bergers conduisant des agneaux; la plupart représentant diverses histoires du vieux testament (3). Ces acteurs sont précédés et suivis d'une légion de lévites, vêtus d'aubes blanches, et tout chamarrés de rubans, lesquels portent des corbeilles de fleurs et en font voler des nuages.

Les corps religieux de tous les ordres, les bras croisés, suivent à pas lents de longues files de pénitents (4) de toutes couleurs. Oh! ceci a l'air d'une vraie mascarade.

Ces étendards qui flottent déployés, ces brillantes oriflammes, ces guidons, ces pannonceaux, ces riches bannières brodées en or, peintes souvent par de grands maîtres, meublent le port d'une façon très-pittoresque, et sem-

blent le disputer d'éclat et de magnificence aux mille pavillons qu'étalent les navires. Tels parurent sans doute nos bords fameux, lorsque la folie des croisades, passant de la tête échauffée d'un hermite dans le cœur exalté d'un pontife, les Français couraient en foule à Marseille, et s'embarquaient follement pour aller conquérir des contrées dont la possession était si indifférente à la vraie gloire du christianisme.

Enfin le clergé paraît, les encensoirs partent en mesure, des nuages d'encens s'élèvent en tourbillonnant dans les airs parfumés, tous les clochers carillonnent, les bourdons sonnent en volée, et le canon sert d'intermèdes aux chants religieux de cette innombrable multitude.

Mais c'est surtout lorsque la procession entière se déploie sur le port, c'est lorsqu'on voit sur tous les tillacs, les matelots à genoux, tête nue, courbés, les mains jointes, ou tendues vers le dais, qui marche et s'avance majestueusement, porté entre le corps de ville et les ministres des autels; c'est lorsque la foule qui remplit les quais en longs essaims, frappée par cet ordre imposant, faisant trève à sa pétulance naturelle, se recueille, s'agenouille, et ose contempler d'un œil respectueux la superbe ordonnance du cortége; c'est enfin lorsque le PANGE LINGUA, entonné au reposoir, est lentement chanté par le peuple, et répété au loin sur les vaisseaux par les équipages; c'est alors que ce beau et grand spec-

tacle, prenant de l'unité, inspire je ne sais quelle religieuse frayeur, et porte dans les veines le frémissement que fait éprouver l'approche de la divinité.

Aix est non seulement la plus jolie ville de la Provence, mais c'est, dans le second ordre, une des plus belles du royaume : on y respire un air de capitale, d'aisance et de bon ton.

Les mœurs y paraissent douces, la culture de l'esprit commune, et les talents y sont considérés comme ils doivent l'être. La jeunesse y est, dit-on, portée à l'épigramme, aime les livres, s'enthousiasme facilement, et blâme ou applaudit avec des transports qui supposent autant d'imagination que de sensibilité. Ces qualités, tempérées par

l'étude et le goût, doivent former des hommes très-éloquents ; et en effet, l'éloquence du pays est chaude et DÉMOSTHÉNIQUE. On y passionne les choses, l'accent de l'ame passe dans les expressions, et à tout moment des figures hardies, des comparaisons multipliées, donnent aux discours des bons orateurs, une mobilité ailée, pour ainsi dire ; et ce feu provençal qui, quoiqu'on en dise, rend peut-être nos têtes plus éloquentes que poétiques.

Au reste, dès le temps de l'aimable chevalerie, Aix était le rendez-vous des plaisirs et des grâces. Tout ce qu'il y avait dans la province de femmes aimables et de beaux esprits, se rendait dans cette ville, POUR TENIR DES COURS D'AMOUR, ET

PROFESSER LE GAI SABER (savoir). Les soirées étaient terminées par des concerts, où l'on chantait les ballades et les villanelles du temps; les poëtes faisaient des contes de sorciers; les jongleurs jouaient de la vielle et du luth; on dansait, on riait, on tenait table long-temps, et puis les bons tours....

Alors, le bon roi Réné gardait quelquefois ses troupeaux dans les champs de la Provence, avec la reine Jeanne de Laval, son épouse: c'était vraiment le règne de Saturne et de Rhée.

Ces âges traités de gothiques,
Etaient les âges des Bayards,
Siècle de la gloire et de Mars,
Où les vertus moins politiques
Régnaient à la place des arts!
Les Français, nourris dans les armes,

Invitaient Bellone à leurs jeux.
Les ris s'unissaient aux alarmes;
L'amour devenu belliqueux,
Sous l'acier dérobait ses charmes,
Et les trésors de ses cheveux.
Alors la tranquille innocence
Etait compagne des plaisirs,
Et l'on voulait que la décence
Fût l'interprète des desirs.

Le cardinal de BERNIS.

Rien de plus magnifique que le cours de l'ORBITELLE. C'est une promenade de près de cent cinquante toises de long, sur quinze au moins de large, plantée de quatre rangs d'arbres, bordée d'élégants édifices en pierre de taille, dont la vue se perd dans la campagne, du côté du midi, et se termine, au nord, par une très-belle façade d'église. Des fontaines jaillissantes, dont l'eau retombe en nappes dans de larges

bassins, rendent enchanteur le coup-d'œil des allées, et dans les soirées d'été, semblent rafraîchir l'imagination de ceux qui les voient écumer, et fuir en longs ruisseaux. Le cours de Marseille est encore plus beau, sans doute; mais celui d'Aix a un air de pompe, et transporte davantage aux boulevards de la capitale.

Toulon, dont il me reste à parler, est une ville fort peuplée, et assez propre pour une ville de Provence. Le port en est commode, l'arsenal imposant, la rade une des plus sûres et des plus spacieuses de l'univers. La campagne qui l'environne, disposée en amphithéâtre, est riante, quoiqu'aride, et très-fertile dans les lieux bas. Les collines d'alentour, dont l'huile, le vin et les

figues ont de la réputation, sont toutes hérissées de forts et de redoutes. Derrière, vers le nord, s'élèvent presque à pic des montagnes grisâtres et pelées, qui rendent les chaleurs insupportables dans la ville qu'elles défendent

Et des acquilons et des ennemis.

L'arsenal, surtout en temps de guerre, offre à la fois l'image de la puissance et de l'industrie. Mais quel étonnant ouvrage que le bassin de M. Grogniard ! Quand le vaisseau qu'on veut radouber y est entré, la porte se ferme par le moyen d'un autre vaisseau en cône tronqué, qui empêche le passage de l'eau extérieure : ainsi la mer quitte ou reprend le navire à volonté.

. . . .

Pour le caractère, les Toulonnais sont Provençaux dans toute la force du terme; plus étourdis que méchants; légers et passionnés; actifs, mais souvent sans dessein; amis chauds et sincères, *pensant qu'il est plus honnête d'offenser que de haïr.*

A un amateur, je ne dois pas taire que les femmes sont blanches, bien faites, qu'elles ont de beaux yeux, de l'âme..... de l'embonpoint ce qu'il en faut, et un parler qui leur sied. La ville étant sans spectacle les trois quarts de l'année, ces belles ne jouissent pas d'une existence aussi agréable que les Marseillaises; mais, malgré la vigilance des maris, Mars, dit-on, y est quelquefois d'intelligence avec Vénus.



RENÉ ROI DE SICILE.

NOTES

SUR

LE VOYAGE EN PROVENCE.

---

1 (Procession). René, roi de Sicile, comte de Provence et duc d'Anjou, né à Angers en 1408, paraît avoir eu un but politique et moral dans l'institution de cette fête. Passionné pour les exercices militaires, il crut ne pouvoir mieux les perpétuer qu'en les associant aux cérémonies religieuses. Les Provençaux lui avaient donné le titre de BON, qu'il méritait par sa douceur et sa bonté naturelles. Quand ses trésoriers lui portaient la taille, il faisait remise de la

moitié ou du tout, suivant que les saisons avaient été contraires. En hiver, il se promenait sur les quais, à l'abri du vent du mistral, ou mistrau; delà vient que se tenir au soleil, s'appèle, à Aix, se chauffer à la cheminée du roi René. Un de ses historiens (Rufi) dit qu'il était magnifique, libéral, gracieux et éloquent; fort versé dans la poésie française, italienne et surtout provençale; qu'il a fait beaucoup d'ouvrages, entr'autres le MORTIFIEMENT DE LA VRAIE PLAISANCE, et un Traité des tournois. L'ordre du Croissant, qu'il institua à Angers, avait pour devise : LOZ EN CROISSANT (loz signifie louange). Assez bon peintre pour son temps et singulier par caractère, il peignit

des sujets originaux ; tels que des oublies dans une prison où il se crut oublié, un squelette avec les attributs de la royauté, dans la cathédrale d'Angers, etc. Sa devise était D'ARDENT DESIR, écrit au bas d'une chaufferette, et DÉVOT LUI SUIS, au milieu d'un chapelet.

2 (Urbin). Un duc d'Urbin avait été défait au premier choc en combattant, en 1461, contre le duc de Calabre, fils du roi René.

3 (Histoires du vieux testament). C'est au voisinage de l'Italie que la France doit l'usage de faire représenter les mystères et les principaux traits de la vie des Saints. Avant que les ordonnances des évêques en eussent cor-

rigé les abus, on voyait de jeunes filles, quelquefois nubiles, à jambes découvertes, vêtues d'un simple haillon de toile, les bras nus et le sein seulement voilé de leurs cheveux, qui représentaient la Magdelaine. Un autre personnage, qui ne faisait pas moins de plaisir au peuple, était Geneviève de Brabant. Selon la complainte qui a rendu la sainte plus fameuse que le martyrologe, cette comtesse, faussement accusée d'infidélité au lien conjugal, par un domestique épris de ses charmes, fut condamnée par son époux à perdre la vie avec l'enfant qu'elle nourrissait, et livrée à deux valets qui avaient ordre de lui couper la langue. Ceux-ci, touchés de son innocence, se

contentèrent de l'abandonner dans le bois où devait s'exécuter la sentence, et donnèrent le change à leur maître, en lui portant la langue d'un petit chien. Une jeune fille, coiffée de nuit comme nos paysannes quand elles relèvent de leurs couches, tenait entre ses bras une poupée emmaillottée. A ses côtés deux jeunes garçons, en jupon de soie et en chemise, portaient, l'un un petit chien, l'autre un coutelas, en frédonnant la chanson, ouvrage plus pieux que poétique, d'un prêtre provençal. La fuite en Egypte était aussi figurée par une jeune fille. Celle-ci, montée sur un âne, portait un enfant, tandis qu'à son coté se tenait un homme d'un âge mûr, avec un lis à la

main. Le plus indécent était de représenter Saint-Joseph par un imbécille.

4 (Longues files de pénitents). Il est assez probable que ces confréries, fruit ridicule du zèle échauffé de quelque enthousiaste, prirent naissance en Hongrie, vers l'an 1350. Jeanne de Naples, qui régnait sur la Provence, ayant épousé André, prince de Hongrie, donna occasion à ces promeneurs extravagants de s'établir à Naples, d'où ils passèrent dans nos provinces méridionales. Dès l'an 1370, il en existait à Marseille, et ils s'y multiplièrent tellement, qu'on en vit bientôt douze compagnies de diverses couleurs, qui formaient un total de plus de quatre mille enrôlés; mais



Monnet inv. Bertaux et Dupreel sculp.

Procession du jeudi saint à Perpignan.

ces associations dégénérèrent; et François I[er]. les licencia. Son édit, comme bien d'autres, n'ayant pas eu d'exécution, Henri III les retrouva; et comme leur travestissement favorisait ses goûts licencieux, il en établit à Paris, de blancs, de bleus, de gris et de noirs, auxquels il s'associa. Ces mascarades finirent dans la capitale avec le dernier des Valois. Il n'en fut pas de même dans le reste de la France; et l'on voyait encore en 1778, la fameuse procession de Perpignan, l'une des plus insignes folies de ce genre.

Cette procession, qui durait depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, parcourait presque toutes les rues de la ville, et entrait dans plusieurs

églises, qui, toutes, étaient très-illuminées. Deux trompettes en faisaient l'ouverture, puis un porte-enseigne, tous les trois habillés de rouge. On voyait ensuite deux bannières noires, où étaient peints les instuments de la passion, portés par deux pénitents noirs; grand nombre de pénitents, avec des cierges de cire rouge; une croix, avec les instruments de la passion; puis un étendard noir, puis un nombre indéfini d'hommes en habits ordinaires; et des pénitents noirs avec des flambeaux de cire blanche, qui faisaient porter leur queue, rangés deux à deux et séparés par leurs MYSTÈRES. On appelait ainsi la représentation, en grandeur naturelle, de divers objets relatifs à la passion

de J. C., portés sur des brancards par quatre pénitents. Le premier était le jardin des olives; il appartenait aux jardiniers : le second, la flagellation; c'était celui des menuisiers : le troisième, le couronnement d'épines, qui appartenait aux procureurs : le quatrième, L'ECCE HOMO; c'était le mystère de la noblesse, celui qui était toujours accompagné d'un plus grand nombre de flambeaux. Après, venait le porte-croix, ou J. C. montant au calvaire, il était précédé d'un grand nombre d'ecclésiastiques en soutane, avec un chœur de musiciens au milieu, et de cinquante soldats, vêtus à la romaine. Simon le cyrénéen, qui venait par derriere, était accompagné de trois filles de Jérusalem,

vêtues de noir, dont une représentait Sainte-Véronique, et portait un linge blanc, où était empreinte la face du sauveur. Saint-Jean suivait, une palme à la main, accompagné de la Sainte-Vierge et de la Magdelaine. Dans un autre mystère, on portait Jésus crucifié, sur un brancard tendu de velours noir; enfin, la procession était terminée par le clergé de l'église Saint-Jacques, avec des cierges de cire rouge. On y comptait ordinairement quatre mille flambeaux.

Dans la même cérémonie, figuraient des personnages singuliers, tels que les Saint-Jérômes, les Dames-Jannes, les Traîneurs de chaînes, les barres de fer, et les Flagellants,

entremêlés dans la procession et à des distances indéterminées. Les Saint-Jérômes étaient habillés comme des pénitents noirs, à l'exception que leur capuce était rabattu. Les premiers portaient un plat de cendres, qu'ils indiquaient avec le doigt index de la main droite. Les autres s'accolaient deux à deux, pour traîner une chaîne de fer, fort longue, fort grosse et fort pesante. Les Dames-Jannes, destinées à porter une tête de mort, avaient un casque, une cuirasse et une culotte de spath, d'une seule pièce. Il leur était impossible, à cause de la roideur de leur habit, de faire un pas sans écarter ridiculement les cuisses. Les Barres de fer, les bras étendus en croix, et maillottés

sur une barre de fer avec une bande de spath, restaient quelquefois six heures dans cette pénible situation. Les Flagellants, en corset et jupon blanc, bordés de noir, étaient affublés d'un capuce en pain de sucre, haut de cinq pieds, qui laissait tomber sur le visage un linge percé de deux trous. Au corset était pratiquée une large ouverture qui mettait à nu la majeure partie du dos. C'était là qu'ils frappaient, souvent jusqu'à faire couler le sang, avec une discipline armée d'étoiles d'argent. Ainsi, un galant faisait la cour à sa maîtresse, surtout s'il frappait avec adresse, et de manière à teindre de sang ses falbalas.

Une autre institution bizarre,



Monnet delin Duplessi-Bertaux incid. aqua forti Depreel sculp

Charriot de la mère folle, à Dijon.

qui ne laisse pas d'avoir du rapport avec les extravagances dont nous venons de parler, était, à Dijon, la compagnie de LA MÈRE-FOLLE, qui tenait ses assemblées en costume bigarré de vert, de rouge et de jaune, avec un bonnet à deux cornes et des marottes terminées par une tête de fou. Le chef de cette compagnie, appelé MÈRE-FOLLE, ne se montrait guère en public que sur un chariot, dont les ornements caractérisaient l'objet de ses courses. Son escorte était de deux cents hommes, qui le précédaient et le suivaient, à peu près en nombre égal.

VOYAGE

DE

CHANTILLY.

PAR DAMIN.

5.

VOYAGE

DE CHANTILLY (*).

ENVOI A MA MÈRE.

Vous n'avez point vu ce séjour,
Retraite d'un héros, asyle de l'amour ;
Séjour qu'ont embelli les arts et la nature.
De son onde limpide et pure
Vous n'avez point suivi l'agréable détour :
Vos pieds n'ont point foulé sa riante verdure :
Vos yeux émerveillés à l'aspect du hameau
N'en ont point admiré le ravissant tableau :
Vous n'avez point erré dans ses charmants bocages.
Et dans un doux repos, emblême du bonheur,
Vous n'avez point respiré le fraîcheur
De ses voluptueux ombrages.

(*) Ce voyage, imprimé en 1796, est l'essai d'un jeune homme actuellement employé à l'armée d'Italie.

Non, vous n'eûtes jamais de goût pour les voyages.
Je veux de celui-ci vous épargner les frais :
N'allez pas toutefois dans ces faibles essais
Chercher de ces beaux lieux les fidèles images.
Comment vous peindre leurs attraits !
Mes crayons encore novices
Ont tracé, sans orgueil, des croquis imparfaits.
Heureux si vous daignez sourire à ces prémices !
Heureux si vos regards indulgents et propices,
Voulant juger de Chantilly
D'après ces légères esquisses,
Ne sont pas en chemin arrêtés par l'ennui !

LE DÉPART.

LE CAVALIER DÉMONTÉ.

Une semaine s'était écoulée depuis que Valère et moi nous habitions la maison de campagne de mon père ; chaque jour ramenait le même cercle de plaisirs et de délassements. Toujours la chasse, la promenade ; toujours les mêmes visages : rien de neuf, rien de piquant. « Que faire aujourd'hui ? » me dit Valère : ce serait dom- » mage de perdre une aussi belle » journée ». (En effet, le temps était superbe). Tous deux dans

le silence, nous méditions sur le meilleur emploi de notre temps. — « Allons à Chantilly, m'écriai-» je comme par inspiration — ». Eh bien! allons à Chantilly, répond Valère en me frappant dans la main : et sans perdre de temps, nous louons des chevaux, et nous partons. C'était, autant qu'il m'en souvient, le 27 août 1790.

Un mot, lecteur, sur les voyageurs dont tu vas lire les aventures. Valère, gros, gras, court et joyeux, monté sur une jument efflanquée et de maigre encolure, offrait quelque ressemblance avec Sancho-Pança et sa chère flanquine. Valère, d'ailleurs, était assez bon cavalier. Quant à moi, mon visage peu nourri, ma taille svelte, la maladresse avec laquelle

je maniais mon cheval, et les grimaces effroyables que me faisait faire le trot un peu rude de mon coursier, me méritait à juste titre le surnom de chevalier de la triste figure.

Nous étions déjà hors des murs de Nanterre, lorsque nous apperçûmes à travers un nuage de poussière un carosse à huit chevaux. C'était la diligence de Caen. Valère de piquer l'haridelle, et moi de l'imiter, jaloux de paraître aussi bon cavalier que lui. Déjà nous l'atteignions, déjà même nous l'avions devancée; et, fier comme un Saint-George, je m'applaudissais d'avoir su jusques-là conserver mon équilibre, lorsqu'une secousse inattendue me fit perdre l'étrier. Je veux arrêter mon che-

val; mais empressé de marcher sur les traces de sa chère flanquine, il ne connaît plus de frein. Dans cette situation critique, voulant éviter une chute inévitable, je me cramponne après la selle, et je cherche à ressaisir l'étrier; mais pour comble de mésaventure, la selle tourne, et je tourne avec elle. Me voilà donc pied à terre, pestant contre cette maudite selle, que je cherche à remettre en place, donnant à tous les diables et le garçon d'écurie pour l'avoir si mal attachée, et les étriers pour ne point tenir dans mes pieds, lorsque cette maudite diligence, que nous avions dépassée avec tant de fierté, arrive à point nommé pour être témoin de ma disgrace et de ma con-

fusion. Je laisse à penser si je fus brocardé : j'avais à faire à des normands.

LE BON VIN BLANC.

Mon cheval ressellé tant bien que mal, je rejoignis Valère, qui me demanda malicieusement et avec l'intérêt le plus perfide, si je ne me trouvais point mal de ma chute. Je répondis en affectant de sourire, et trottai de nouveau, mais plus prudemment. Tout en réfléchissant sur l'instabilité des grandeurs humaines, nous arrivons au pont de Neuilly.

Pont qui fait honneur à la France,
Dont la noble simplicité
Est cent fois préférable à la magnificence
Des beaux ponts de l'antiquité.

O pont superbe et tant vanté!
A ton sublime aspect la Seine curieuse,
Pour mieux admirer ta beauté
Ralentit de ses eaux la course impétueuse.

A son exemple, nous ralentîmes le trot de nos chevaux, et nous contemplâmes avec plaisir ce pont, et les sites enchanteurs qu'offrent les bords riants de la Seine, et les îles délicieuses que son onde environne.

Delà, pour gagner Saint-Denis au plus vîte, nous traversâmes Neuilly, village renommé jadis par ses gâteaux feuilletés, et plus encore par ses ratafiats exquis, connus sous le nom de ratafiats de Neuilly; ratafiats dont le ouvenir est encore cher à nos aïeux. Neuilly, d'ailleurs, est un séjour fiévreux et mal-

sain à cause des eaux marécageuses qui l'entourent.

De Neuilly, nous trottâmes sans aventure remarquable jusqu'à Clichy-la-Garenne. Bientôt nous apperçûmes Saint-Denis : ce fut alors entre nous une grande question de savoir si nous déjeûnerions à Saint-Denis ou à Pierrefite. Mon cheval et moi nous opinions pour Saint-Denis. C'était le lieu le plus prochain ; et puis on y fait de si bonnes talmouses !...... J'avais surtout besoin de faire une pause, moi dont le derrière commençait à se ressentir très-douloureusement des manières un peu brusques de mon cheval. Valère, qui se sentait en bon état, voulut pousser jusqu'à Pierrefite. Nous passâmes donc outre, au grand regret de

mon coursier, qui s'arrêtait à la porte de chaque auberge.

Enfin, nous voilà dans Pierrefite. Nos chevaux nous conduisent à l'auberge, où nous trouvons pour déjeûner des côtelettes, une omelette, du vin blanc, et par-dessus tout un bon appétit. Aussi, nous déjeûnâmes bien. Je dois avouer, à la gloire de notre hôte, que le vin blanc qu'il nons donna, ne contribua pas peu à aiguilloner notre appétit.

Le bon vin blanc, le vin délicieux,
Que nous bûmes à Pierrefite !
A notre goût il eut plus de mérite
Cent fois que le nectar des dieux.
Source sacrée, ô fameuse Hyppocrène !
Le vin blanc qu'on boit dans ces lieux
Est préférable à l'eau de ta fontaine :
Ah ! que ses glouglous répétés
Semblèrent doux à nos sens enchantés !

Souffre, ô bon vin, que ma muse te chante :
Que ma plume reconnaissante
Célèbre ici ta vertu bienfaisante.
Grâce à toi, nous avons goûté
Le plaisir qu'on goûte à bien boire.
Puissent ces vers que dicte la gaîté
Eternisant à jamais ta mémoire,
Jusques à la postérité
Faire parvenir le mérite
Du bon vin blanc qu'on boit à Pierrefite !

LE CHEVAL DÉBRIDÉ.

Notre estomac ainsi lesté, notre écot payé, nos chevaux pansés, sellés et bridés, nous reprimes notre route. Tout en trottant nous gagnâmes Sarcelles. Là, serpente une petite rivière qui sert de lavoir aux blanchisseuses et d'abreuvoir aux chevaux. Là, Valère voulut rafraichir sa monture. Pour moi je passai outre, non sans peine ; car

mon cheval, que rien ne peut séparer de son aimable flanquine, manqua me mener, malgré moi, boire un coup à l'abreuvoir. Mais avec un peu de sévérité je m'en tirai à mon honneur.

Nous vîmes successivement Villiers-Lebel, Ecouen, le Ménil-Aubry. Tous ces pays offrent au voyageur les points de vue les plus agréables. Arrivés à Champlâtreux, la chaleur du soleil, qui depuis long-temps pesait sur nos têtes, jointe à la course longue et pénible qui avait fatigué nos derrières, nous fit mettre pied à terre, et chercher un abri sous les arbres superbes qui bordent l'entrée du château.

Assis à leur ombrage, nous jouissions de la beauté de ce séjour; nous admirions surtout la façade

magnifique du château, lorsqu'un petit incident vint troubler notre contemplation : j'apperçois mon cheval sans bride. Je me lève...... je cours..... Heureusement l'animal était d'un caractère pacifique, et ne profitait de sa liberté que pour brouter le gazon plus à son aise. Quelle leçon pour les hommes! et combien il en est qui, s'ils en usaient ainsi, seraient infiniment plus heureux eux-mêmes, et troubleraient moins le bonheur des autres!

Revenons à notre coursier. La bride en main, je le rejoins. A l'aspect du mors il recule, dresse ses oreilles, regarde de côté....... Le champ lui était ouvert. Il ne tenait qu'à lui....... Il fut presque tenté de profiter de l'occasion. Je lus

dans ses regards le germe de l'insubordination. Je tremblai........ Que faire? la situation était critique. Parler, agir en maître?..... C'en était fait: il eût secoué le joug. L'abus de l'autorité mène souvent à l'indépendance. Je le savais; et puis je me rappelai ce vers du bon homme la Fontaine,

Mieux vaut douceur que violence.

Je m'approche doucement de l'animal semi-rétif. Je le caresse; je le flatte de la voix et du geste. Il se rend, et saisit de lui-même le mors que je lui présente. Ce n'est pas tout; il fallait le brider: j'en étais incapable; mais Valère survint, qui s'en acquitta à merveille.

Ah! puissent ainsi des lois sages et vigoureuses brider et museler

tous ces êtres féroces qui, se livrant sans frein à leurs passions désordonnées, couvrent du beau nom de liberté les monstrueux excès de la licence la plus désastreuse! semblables à ces fleuves impétueux qui ne franchissent les bornes que la nature leur a prescrites, que pour porter dans les campagnes le ravage et la désolation.

Cependant, nous mettons le pied dans l'étrier et reprenons notre trot accoutumé. Je n'étais pas encore un habile écuyer, mais je commençais à prendre un peu d'àplomb, et même Valère trouvait que j'avais assez bonne grâce quand j'allais le pas. En traversant Luzarches, nous vidâmes une bouteille de bierre, que la chaleur nous fit trouver délicieuse. Puis nous

vînmes à Chaumontel : de Chaumontel à la Mornage ; puis enfin nous apperçûmes avec un plaisir indicible l'objet de nos desirs, le paradis terrestre de la France, en un mot Chantilly.

LES ÉCURIES.

Nous nous disposions à faire notre entrée dans Chantilly de la meilleure grâce, lorsqu'un homme qui se promenait le long de la route, un bâton blanc à la main, nous aborde fort poliment le chapeau bas, et s'offre de nous servir de guide pour visiter le parc et le château. Nous le remercions de son honnêteté. Il insiste, ajoutant que son occupation la plus agréable était de conduire les étrangers que la curiosité amenait dans ce séjour.

Nous entendîmes son langage, et comprîmes facilement qu'à Chantilly, aussi bien qu'ailleurs, on ne faisait rien pour rien. Résignés à le prendre pour conducteur, nous le prions de nous mener à l'auberge du Cygne-royal. Aussitôt, de l'air le plus officieux, il prend les devants; et nous le suivons au travers d'une vaste prairie que borde la forêt. Nous côtoyons la pièce d'eau qu'on nomme le grand réservoir, et nous arrivons en face des écuries de l'ex-prince, que nous prenions de loin pour son château. Elles sont magnifiques: l'extérieur annonce un palais, l'intérieur surprend, étonne; lorsqu'on a vu des hommes, des hommes utiles, des cultivateurs, coucher humblement sous le chaume, on a peine à se

persuader qu'un si bel édifice ait été élevé pour servir de demeure à des chevaux. Des chanoines de l'ancien régime, dans leurs réfectoires, n'étaient pas rangés avec plus d'ordre, et servis avec plus d'exactitude et de soins que ne l'étaient à Chantilly les chevaux de l'ex-prince.

Dans le milieu des écuries s'élève un dôme; là, un vase circulaire d'airain sert d'abreuvoir aux nobles coursiers. Au-dessus on lit cette inscription:

LOUIS-HENRI DE BOURBON, SEPTIÈME PRINCE DE CONDÉ, A FAIT CONSTRUIRE CETTE ÉCURIE ET LES BATIMENTS QUI EN DÉPENDENT; COMMENCÉS EN 1719, ET FINIS EN 1735.

Cette époque tiendra sans doute un rang distingué dans l'ordre des chevaux. C'est sous ce dôme que dans les fêtes les plus solennelles on dressait la table du prince. C'est à cette table qu'on a vu s'asseoir des princes, des souverains.

UN PETIT MOT SUR L'HOTESSE.

L'aspect de ces fameuses écuries avait étonné mes yeux, mais n'avait pas satisfait mon cœur. Hélas! disais-je en soupirant, tous ces trésors prodigués pour élever un monument à la vanité, pouvaient être employés à soulager l'humanité souffrante, à faire des heureux!.... En faisant ces réflexions nous descendîmes à l'auberge du Cygne-royal; mais nous arrivions trop tard; l'affluence des curieux

était grande et l'auberge était pleine. Nous songions à chercher un autre gîte ; déjà nous étions remontés sur nos chevaux et nous les excitions à marcher; mais ils étaient fatigués, ils sentaient l'écurie, et ne voulaient pas s'en éloigner. En vain les pressions-nous de la voix et du geste ; plus entêtés que des mulets, ils demeuraient en place.

Spectatrice de cette lutte et de notre embarras, la maîtresse de l'auberge, en femme bien apprise, vint à notre aide. Elle s'offrit de loger nos chevaux, et nous proposa une chambre chez la veuve Brabant, sa parente, qui tient un hôtel garni de l'autre côté de la rue. Nous acceptâmes sa proposition, et après avoir commandé notre dîner et celui de nos chevaux,

nous nous fîmes conduire chez la veuve Brabant, qui nous reçut avec beaucoup de politesse, nous assura que nous n'aurions point à nous plaindre d'elle, et nous conduisit elle-même à la chambre que nous devions habiter. Elle en fit l'éloge, la trouva fort commode, fort agréable, ce dont nous la remerciâmes beaucoup : mais, comme elle entreprenait, sur les agréments de sa maison, un discours dont nous n'appercevions pas la fin, nous lui exposâmes que nous étions fatigués, qu'un moment de repos nous flatterait sensiblement; et madame Brabant se retira de la meilleure grâce du monde.

Un homme est-il las d'avoir marché, il rentre chez lui, s'as-

sied et se repose ; mais quand on a couru à cheval, quand le derrière est fatigué, s'asseoir... c'est se fatiguer encore. Quel parti prendre ? se coucher ?..... c'est sans doute le meilleur ; mais nous avions bien d'autres choses à faire, vraiment. D'abord, il nous fallait dîner ; en second lieu, il fallait nous promener bon gré malgré, c'était là le but de notre voyage : d'ailleurs cet honnête homme, qui s'était offert si poliment de nous servir de guide, était assis sur un banc en face de notre fenêtre ; le menton appuyé sur un bâton blanc, les yeux fixés sur la porte de notre hôtel ; il nous guettait au passage, hâtant de tous ses yeux l'instant où il pourrait nous développer son rare talent pour la démonstration.

Un bon appétit, un bon dîner, sont deux remèdes excellents contre la fatigue. L'expérience nous en convainquit. Nous mangeâmes beaucoup, nous bûmes à l'avenant; et, après avoir frotté nos bottes et brossé nos habits, nous nous acheminâmes vers le château, escortés de notre honnête conducteur.

LE CHATEAU.

C'est un château flanqué de tours, entouré d'un large fossé d'eau. Son aspect est imposant; il est avantageusement situé, et domine le parc. L'aspect d'un château fortifié dut sans doute plaire au grand Condé. Un guerrier aime tout ce qui lui retrace l'image de ses travaux, le souvenir des dangers qu'il a courus, et de la gloire

qu'il s'est acquise dans les combats.

Tous les arts semblent s'être disputé la gloire d'embellir la demeure de ce héros. On ne voit partout que trophées érigés en son honneur. Nous admirâmes sa statue pédestre, placée sous le péristile du grand escalier, et au bas de laquelle on lit ces vers :

Quem modò pallebant fugitivis fluctibus amnes
Terribilem bello, nunc docta per otia, princeps
Pacis amans, lætos dat in hortis ludere fontes.

Nous parcourûmes cette fameuse galerie où le duc d'Enguien, fils du grand Condé, a fait peindre l'histoire de son père. Parmi cette longue suite de tableaux estimés des amateurs, il en est un qui mérite une attention particulière.

Le duc d'Enguien, ne pouvant

consentir à laisser dans l'oubli les grandes actions que son père avait faites à la tête des armées espagnoles, n'osant exposer aux yeux de la France des traits dont Condé avait rougi le premier, fournit au peintre l'idée la plus noble et la plus heureuse. On voit la muse de l'histoire qui arrache quelques feuillets d'un livre qu'elle tient entre ses mains; et sur ces feuillets on lit : « Secours de Cambrai, Secours de Valenciennes, Retraite de devant Arras. » Au milieu du tableau, Condé paraît debout faisant tous ses efforts pour imposer silence à la renommée, qui, la trompette à la main, publie ses autres exploits.

Le cabinet d'histoire naturelle piqua notre curiosité. C'est une des plus riches et des plus précieuses

collections de ce genre. Nous vîmes dans les appartements plusieurs tableaux fort estimés, du Titien, de Téniers, de Lebrun, et autres peintres célèbres.

Cependant le jour s'avançait; et, comme nous desirions fort de nous promener dans le parc, nous remîmes au lendemain à achever la visite du château.

LE LABYRINTHE.

Nous traversons la grande cour, au milieu de laquelle s'élève la statue équestre d'Anne-Bourbon de Montmorency, connétable de France.

Enfin, nous voilà dans le parc, étonnés, ravis, enchantés de tout ce qui s'offrait à nos regards. Quoique la saison fût déjà avancée,

Chantilly, enfant chéri de l'art et de la nature, semblait jouir encore des charmes du printemps. Nous contemplions avec une curieuse avidité tous les sites délicieux que chaque pas découvrait à nos regards. Un bon dîner nous avait fait oublier nos fatigues ; la curiosité nous rendit toutes nos forces. Après avoir jeté un coup-d'œil sur le parterre, nous dirigeâmes nos pas vers le parc de Silvie. Notre guide nous fit voir le pavillon qu'on avait démeublé dans la crainte des brigands qui avaient commis plusieurs vols dans divers pavillons du parc.

Une allée nous conduisit à l'entrée du labyrinthe. Labyrinthe charmant ! Ah ! que sur les pas d'une nymphe jolie, on s'égarerait

facilement dans tes trompeuses sinuosités ! Après maints tours et détours, nous apperçûmes l'amour, ou du moins sa statue.

Il est tout naturel que ce dieu séducteur
Qui ne vit que de perfidie,
Dans un labyrinthe enchanteur
Fasse sa demeure chérie.
Il s'environne ainsi de piège et de détour
Pour mieux égarer l'innocence.
Cœurs novices ! fuyez ce dangereux séjour :
Et si sous les traits de l'enfance,
Ce dieu s'offrait à vous
D'un air riant et doux,
Pour vous servir de guide,
Rejetez son offre perfide.
Séduits par ses appas,
Séduits par ses caresses,
Si vous en croyez ses promesses,
Si vous suivez ses pas . . .
Tremblez... Ce jeune enfant si docile et si tendre
Prendra bientôt un autre ton.
Indignés de sa trahison
En vain vous voudrez vous défendre...

Ce que vous lui refuserez,
Malgré vous il saura le prendre.
Puis vainement vous gémirez :
Ce qu'amour prend il ne sait point le rendre.
Vainement vous l'appèlerez
Pour vous tirer du labyrinthe...
« Tirez-vous-en tout comme vous pourrez » ;
Vous dira-t-il, riant de votre plainte.

Pendant que nous réfléchissions sur les plaisirs de l'amour et sur les regrets dont ils sont suivis, le jour déclinait sensiblement; et, comme nous desirions de voir, avant la nuit, le jardin anglais et le hameau, notre guide, qui n'avait pas perdu la carte, sut bientôt nous tirer du labyrinthe, sans avoir besoin du peloton de fil dont Phèdre fit jadis présent à son amant Thésée, lorsqu'il s'en allait combattre le redoutable Minotaure.

LE HAMEAU.

Je vais essayer de te tracer une esquisse de ces lieux, vraiment enchanteurs. Ne crois pas voir éclore de ma plume cette foule d'agréments dont ce séjour de délices abonde. Où trouver des expressions pour les dépeindre?

Un canal renferme dans le circuit de ses eaux le jardin anglais. Plusieurs ruisseaux qui en découlent, plusieurs sources qui jaillissent du flanc du rocher, et tombent en cascades, vont, par mille détours, entretenir la fraîcheur qu'on respire sous les allées et dans les bosquets. Au milieu du jardin, le canal, en s'arrondissant, forme un petit port où sont amarrées plusieurs pirogues, avec lesquelles on

peut jouir de la promenade sur l'eau. Le rocher, le port, l'antre, la guinguette, charmèrent tour à tour nos regards. Tout en cheminant, nous prolongions par le souvenir les douces sensations que ces riantes perspectives nous avaient fait éprouver, lorsqu'au détour d'une allée l'aspect d'un paysage qu'embellissaient les rayons du soleil couchant vint frapper nos regards émerveillés. Au milieu d'une prairie étendue, où la fraîcheur des eaux entretient un gazon toujours verd, s'élèvent sept ou huit chaumières jetées sans ordre et sans symétrie. C'est le hameau. Notre guide, en homme expert, nous en avait ménagé la surprise.

Sur la petite rivière est un moulin, près du moulin une chau-

mière, et près de cette chaumière, un jardin potager. C'est là qu'habite la petite famille chargée de veiller à la garde du hameau. Des vaches, des chevaux, des moutons paissant çà et là, un chien qui les surveille, enfin tout ce qui compose le petit apanage d'un modeste agricole, se trouve réuni dans cette habitation, et concourt à rendre le tableau plus vrai, plus naturel et plus pittoresque.

Les autres chaumières sont d'un genre différent. Leur rustique architecture annonce un intérieur et des meubles rustiques; mais souvent l'apparence est trompeuse, et elles nous en donnèrent une preuve agréable. L'une d'elles offre une salle de billard, l'autre

un charmant boudoir, une autre un salon magnifique, etc.

Cependant, la nuit qui s'avançait rapidement, et nos jambes appesanties par la fatigue, tout nous avertissait de remettre au lendemain notre promenade. Nous quittâmes donc le hameau avec regret; et tout en nous berçant de l'espérance de le revoir, nous arrivâmes clopin clopant à notre hotel, dont nous avions grand besoin, ainsi que d'un bon souper et d'un lit.

LE RÉVEIL.

Mollement étendu dans les bras du sommeil, je me reposais des fatigues du jour; en un mot je dormais. Ici je pourrais, à l'exemple de bien d'autres, te raconter un

rêve que j'aurais fait...... en veillant.

Je pourrais, empruntant les grâces de la fable,
Et de Morphée impl'rant le secours,
Faire accourir sur l'aile des amours,
Quelque songe charmant... d'un effet admirable..,
Et tout à coup, au hameau transporté,
Rencontrer au détour d'une secrète allée
Naïade en pleurs, bergère désolée...
Qui peut voir sans pitié les pleurs de la beauté?
Moi, je n'y tiendrai pas .. Ma main compatissante
Voudrait en arrêter le cours.
J'essuîrais ses beaux yeux : doux soins, tendres discours
Ne seraient épargnés... oh! pour une ame aimante
C'est un plaisir si doux d'être consolateur
D'une belle reconnaissante!
Discrètement, sans blesser sa pudeur,
Je sonderais les replis de son cœur.
Pour la guérir du mal qui la tourmente,
Ne faut-il pas en connaître l'auteur?
Mes caresses bientôt suspendraient sa douleur;
Et . . . .

Oh! sans doute alors je ferais

des choses charmantes, qui ne laisseraient d'autre desir que celui de la réalité; mais par ma foi, j'ai d'ailleurs assez de choses à desirer: et j'avouerai tout franchement que je me trouvais très-heureux de dormir paisiblement sans que mon imagination inventât de si jolies choses.

J'en étais donc encore à mon premier somme sans nulle interruption, quoique le coq eût chanté, quoique l'aurore aux doigts de rose eût ouvert les portes de l'orient, quoique enfin l'horloge de la paroisse eût sonné la cinquième heure du matin, lorsque je sentis une main qui s'en allait tâtonnant, passant et repassant sur la couverture de mon lit. Dans son langage muet elle semblait dire: « Y a-t-il

quelqu'un là? ». Pour moi (quoique vivement ému, soit de peur ou de quelqu'autre affection), je me tins coi, et ne dis mot, retenant mon haleine, et comprimant tous mes mouvements. Mais l'indiscrète main s'assura bientôt que le lit était occupé. A la douceur du toucher, à la délicatesse de là peau, à certaine sensation, je reconnus que cette main était celle d'une femme. Oh! vous tous, passés maîtres dans l'art de saisir les occasions et d'en profiter, qu'eûssiez-vous fait en pareille occurrence? Je vous vois étendant les bras au milieu des ténèbres (car la clarté du jour ne pénétrait point dans la chambre, les volets étant fermés), je vous vois cherchant à vous emparer de cette main, dont le toucher élec-

trique vous eût frappés de la plus vive commotion : déjà votre sang circule avec plus de chaleur ; les battements de vos artères se succèdent avec plus de rapidité ; déjà votre bouche, entraînée par un tendre mouvement, s'incline vers cette main, et vos lèvres la rencontrant s'y collent avec ardeur. Animés par le prélude, vous poussez votre attaque ; et tandis qu'une de vos mains retient celle que vous venez de baiser, l'autre, plus téméraire, s'avançant au-dessous du bras, saisit la taille de la nymphe invisible. Vous l'attirez, elle résiste..... les obstacles irritent vos desirs et redoublent vos efforts. Enfin, je suppose que sa défense n'a fait qu'ajouter au charme de votre triomphe ; vous voilà vain-

queurs ; votre imagination prête mille attraits à votre nouvelle conquête. Curieux de contempler sa beauté, vous quittez le champ de bataille, vous tirez les rideaux, les volets s'ouvrent, le jour pénètre et présente à vos regards curieux..... Quoi! (car enfin tout est possible) vous reculez.... vous détournez les yeux... insensés! Vous étiez heureux il n'y a qu'un moment; pourquoi avez-vous écarté le voile de l'illusion qui faisait votre bonheur?

Voilà les dangers, les regrets auxquels votre impétuosité aurait pu vous exposer; plus prudent, je sus les éviter, et je laissai échapper cette main sans faire le moindre mouvement pour la retenir. « Quoi! tant de sang-froid dans la cani-

cule ! » diront quelques mauvais plaisants. « Egayez-vous, messieurs; j'y consens d'autant plus volontiers, qu'il est par le monde quelques personnes qui ne me feront pas ce reproche : et leurs suffrages, croyez-moi, sont de nature à me dédommager des vôtres. »

L'ISLE DAMOUR.

Nous avions fait vœu de déjeûner à la laiterie, et notre guide nous y conduisit. Elle est située sur les bords du grand canal, auprès du village de Vineuil. C'est là, que sur une table de marbre, autour de laquelle circule un ruisseau qui entretient une fraîcheur continuelle; c'est là, dis-je, que nous donnâmes carrière à notre appétit.

A cette même table, ainsi que nous, s'étaient assis jadis des princes, des héros, des grands hommes. Cette idée ne contribua pas peu à nous faire trouver le lait et le beurre délicieux; tant il est vrai que dame vanité entre toujours pour quelque chose dans nos moindres affections.

Notre déjeûner fait, nous visitâmes la ménagerie, les eaux minérales et la pompe à feu: enfin nous parvînmes à l'île d'amour. C'est un chef-d'œuvre d'art et de goût. C'est un jardin vraiment enchanteur.

D'un bout on voit la Vénus aux belles fesses, de l'autre la Vénus pudique (deux copies fort estimées). Au milieu s'élève la statue de l'a-

mour. On lit ces vers sur le piédestal.

N'offrant qu'un cœur à la beauté,
Aussi nu que la vérité,
Sans armes comme l'innocence,
Sans ailes comme la constance;
Tel fut l'amour au siècle d'or :
On ne le trouve plus, mais on le cherche encor.

Pendant que Valère réfléchissait sur cette inscription, je me prosternai vers le fils de Vénus, et lui fis cette invocation :

Dieu chéri des amants, daigne entendre ma voix!
Le destin a soumis tous les cœurs à tes loix :
Fais-les donc respecter. Une beauté rebelle
Insulte à ta puissance et méconnaît tes droits.
Et que font cependant ton arc et ton carquois?
Dompte l'orgueil de cette belle;
Perce-la de tes traits vainqueurs:
Vole: cette conquête est digne de tes armes:
C'est la jeune Daphné, célèbre par ses charmes
Et plus encor par ses rigueurs.

Je l'adore . . . mais la cruelle,
Méprise ma tendresse, et se rit de mes vœux.
Dans son cœur insensible allume tous les feux
Dont je suis cousumé pour elle.
Qu'elle réponde enfin à ma constante ardeur ! ...
Si grâce à toi de sa faveur
Je reçois les douces prémices, ...
Je te jure que nul mortel,
Amour ! d'encens plus pur, de plus beaux sacrifices
N'aura jusqu'à ce jour fait fumer ton autel.

Je restais incliné, attendant la réponse du dieu. Il ne parla point. Mais qui ne dit mot, consent. Je me retirai donc fort content, dans l'espoir qu'il exaucerait mes vœux, et je rejoignis Valère qui parcourait l'île, s'arrêtant à tout ce qu'elle offre de remarquable, comme la bague, la balançoire, l'escarpolette, etc.... Tous ces jeux sont entourés de petits cabinets de verdure, destinés à recevoir les spectateurs. Des

corbeilles de fleurs, des gazons toujours verds, des bosquets délicieux récréent tour-à-tour l'œil, l'odorat et l'esprit, et font de cette île enchantée une demeure vraiment digne de l'amour.

Nous nous rendîmes à la salle d'armes. Du dieu de l'amour au dieu des armes...., la transition est un peu brusque ; mais, hélas ! elle n'est que trop fréquente ! Nous vîmes une réunion rare et curieuse des armes de tous les peuples anciens et modernes, beaucoup d'armures de nos preux chevaliers, et les armes offensives et défensives de différents peuples sauvages.

RÉFLEXIONS SENTIMENTALES.

Chantilly n'avait plus pour nous de beautés inconnues. Nous avions

visité le parc et le château. Nous remerciâmes donc notre conducteur de manière à le satisfaire.

Arrivés à notre auberge, nous dînâmes de fort bon appétit, suivant notre louable coutume. Madame Brabant, qui assista quelques instants à notre couvert, nous apprit qu'on fêtait ce jour-là le patron de Chantilly, et qu'on danserait le soir au parc. Cette nouvelle nous réjouit beaucoup ; nous étions persuadés que tout dans Chantilly devait avoir des charmes, et que le sexe surtout participait aux attraits dont la nature a pourvu ce séjour. Nous fîmes donc le projet d'assister à ce bal champêtre.

Comme quelques heures devaient s'écouler avant celle de la danse, nous résolûmes de les employer à

la promenade. La veille, fatigués, pressés par la nuit, nous n'avions vu le hameau qu'imparfaitement. Nous y retournâmes; nous revîmes avec un nouveau plaisir ce jardin délicieux; et notre curiosité satisfaite, nous attendîmes tranquillement que la chaleur du jour fût appaisée, pour tourner nos pas du côté de la danse.

Étendus tous les deux sur un banc de gazon, auprès d'un petit canal qu'ombrage une allée de tilleuls, caressés par le zéphir, nous méditions dans un silence aimable, qui n'était interrompu que par le chant des oiseaux et le doux murmure des ruisseaux. J'avais tracé sur le sable le nom de la belle Daphné; et les yeux fixés sur ce nom chéri, je m'abandonnais aux

plus douces rêveries. La mélancolie est friande, a dit Montaigne; elle dispose l'ame à la tendresse. Les plaisirs de l'amour, l'ivresse de la volupté, se retraçaient vivement à ma brûlante imagination; je portais un regard autour de moi, et je me disais :

Come tutte la cose ?
Or sono innamorate ,
D'un amor pieu di giois di salute.

Zéphir, en se jouant, caresse le feuillage:
Ce ruisseau qui serpente autour de ce bocage,
S'écoule en murmurant, et soupire d'amour;
Et les hôtes ailés de ce riant séjour,
Dans leur voluptueux ramage,
Chantent leurs doux transports, et leurs tendres ébats:
Sous ce délicieux ombrage,
Tout aime, tout jouit... Et je suis seul, hélas!...
(En fait d'amour un ami ne compte pas).

Ah! si j'étais auprès de mon amie!
O doux aspect de ses appas,

Que tu plairais à mon ame ravie !
En vain à ma brûlante ardeur,
Sa main, tant douce et tant jolie,
Opposerait quelque rigueur...
Peut-on long-temps résister au bonheur ?
Oh ! vraiment ce serait folie.
Et puis l'amour si tendrement délie
Tous ces vains nœuds dont la pudeur
D'une belle enchaîne le cœur !...
Ah ! si j'étais auprès de mon amie !

« Oui, conviens-en, Valère, » m'écriai-je en me tournant de » son côté, quelque douce que soit » la société d'un ami, ce n'est que » dans les bras d'une amante qu'on » peut trouver le bonheur. » Valère avait trop de cœur pour n'en pas convenir. « En effet, ajoutai- » je avec chaleur, est-il une si- » tuation plus délicieuse que celle » d'être auprès de son amie, de la » voir, de l'entendre, de la presser

» dans ses bras, de reposer sa tête
» sur son sein, de respirer sa douce
» haleine, de sentir sous ses doigts
» brûlants d'amour les battements
» réitérés de son cœur, et les mou-
» vements de sa gorge tendre-
» ment agitée? Ah! par combien
» d'attraits puissants nos yeux
» alors sont enivrés! Combien le
» doux son de sa voix charme nos
» oreilles, et de quels tendres sen-
» timents il pénètre notre ame!....
» Amour, beauté!..... Sensations
» délicieuses, rapides élans de
» l'ame, jouissance céleste!......
» J'ai connu vos douceurs, je me
» suis enivré de votre volupté....
» Alors j'eûsse préféré cent fois
» un seul regard, un sourire, un
» baiser de mon amie, une minute
» écoulée près d'elle, à tous les

» trésors, à l'empire du monde, à
» l'immortalité! »

» J'avoue, me dit Valère, m'ar-
» rêtant au milieu de ce tendre
» enthousiasme, j'avoue qu'il n'est
» point de plus doux plaisirs que
» ceux de l'amour ; mais conviens
» aussi qu'il n'est point de regrets
» plus amers, de peines plus
» cruelles que celles dont son in-
» constance et sa perfidie nous
» rendent la victime. »

Hélas! il n'est que trop vrai, lui répondis-je en soupirant ; et je sentis aussitôt mes yeux se remplir de larmes, au souvenir de tous les maux dont l'amour avait déchiré mon cœur. Valère vit ma douleur, il y fut sensible, d'autant plus qu'il s'accusait de l'avoir renouvelée. Aussi, pour fermer cette plaie

qu'il venait de rouvrir, employa-t-il tout ce qu'un cœur délicat peut imaginer de plus douces consolations: et je reconnus alors le prix de l'amitié.

L'ORAGE.

Nous fîmes nos adieux au hameau; et marchant vers le lieu où les violons nous appelaient, nous vînmes à la danse augmenter le nombre des spectateurs, n'étant pas chaussés assez lestement pour figurer avec les danseuses qui étaient fort aimables, remplies de grâces et faites au tour.

Cependant la danse s'échauffait; déjà plus d'un cavalier avait pressé la main de sa demoiselle; déjà les danseuses, moins réservées, souriaient aux fleurettes. De tendres

œillades avaient été données et rendues ; et la coquetterie et la galanterie volaient à l'envi de conquêtes en conquêtes. Chacun se promettait beaucoup des suites de la danse, lorsqu'une pluie abondante, tombant tout à coup sur le dos des galants et des belles, vint refroidir leur amoureuse ardeur, et submerger leurs plus douces espérances.

Alors vous eûssiez vu la cadence rompue, la danse troublée, les danseurs et les spectateurs fuyant confusément, et cherchant des abris ; vous eûssiez vu les mères courant après les filles, et les maris après leurs femmes, qui, dans ce désordre universel, s'égaraient sur les pas de leurs galants : vous eûssiez vu maints fichus, ci-devant

exhaussés et arrondis, alors humbles et affaissés, donner une preuve publique de leur imposture; enfin, vous nous eûssiez vus tous deux au milieu des fuyards et des fuyardes, riant des grimaces des vieilles et des minauderies des belles, bravant la pluie et l'orage, nous retirer paisiblement dans notre auberge.

La soirée fut employée à disposer nos petites affaires, de manière à partir le lendemain de grand matin pour Ermenonville; nous réglâmes nos comptes avec madame Brabant, qui, tout en nous écorchant sans pitié, nous protesta le plus poliment du monde qu'elle nous traitait en conscience. Quelle conscience est la vôtre, madame Brabant! Vraiment je serais tenté de la comparer à ces jolies bourses

de filets, étroites et justes au premier coup-d'œil, mais qui se prêtent et s'élargissent complaisamment en proportion des louis et des écus qu'on y veut mettre. Madame Brabant, en augmentant ainsi la rotondité de sa bourse, avait considérablement diminué le volume de la nôtre. Nous crûmes cependant qu'en usant d'économie nous pourrions terminer notre voyage avec honneur. Nous étions loin de prévoir les incidents fâcheux qui devaient retarder notre marche, et nous jeter dans la détresse. La fortune nous avait ri jusqu'à ce moment; nous comptions sur ses faveurs; mais la volage nous apprit que nous avions compté sans notre hôte.

DÉPART POUR ERMENONVILLE.

LE DÉSERT.

A six heures du matin nous étions à cheval. Nous arrivâmes bientôt à la table ronde. Là, au centre d'une demi-lune spacieuse, est une table de marbre, autour de laquelle aboutissent douze avenues superbes, percées à perte de vue au travers de la forêt. D'abord, la route parut engageante ; nous nous en félicitions, mais tout changea bientôt de face. Cette forêt que

nous traversions avec tant de plaisir, disparut. Au lieu de trotter lestement sur la pelouse, nos chevaux enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans un sable mouvant, sillonné par les vents et la pluie, et où nous ne voyions d'autres traces d'hommes ou d'animaux, que celles que nous laissions derrière nous. La route devenait de plus en plus difficile. Nos chevaux glissaient sur le roc, et menaçaient à chaque pas de tomber. Nous crûmes prudent de mettre pied à terre, et de les conduire par la bride. Je l'avouerai cependant; nos yeux, d'abord attristés, se familiarisèrent avec ce séjour sauvage. Nous trouvâmes des beautés dans ces irrégularités de la nature. Nous fîmes plus: nous quittâmes la route pour gravir

sur la pointe la plus élevée d'un rocher, dont la structure bizarre nous avait frappés.

Vrais philosophes, hommes
Qui placez le bonheur dans la tranquillité?
Venez dans ce séjour sauvage;
C'est là qu'avec la paix règne la liberté.
Vous ne trouverez point sur ces roches stériles
Les frivoles honneurs et les bruyants plaisirs
Qui vous sont offerts dans les villes:
Mais vous aurez moins de desirs,
Un cœur plus satisfait et des jours plus tranquilles.

Nous approchions d'un bois fort étendu; deux routes s'offrirent à nos regards: l'une plus frayée inclinait à droite; nous la suivîmes et arrivâmes à l'abbaye de Châlit.

Il est assez ordinaire, dans ce siècle réformateur, de reprocher aux moines leur inutilité: moi-

même jusqu'alors je m'étais souvent permis de leur faire ce reproche, mais j'en reconnus l'injustice; car il est bien vrai que si des hommes, amis de la paresse et de la bonne chère, n'eussent pas, sous prétexte de chanter les louanges de dieu, établi leur demeure dans ces bois, à l'effet de soustraire leurs jouissances sacrées aux yeux du monde profane, et de s'engraisser dévotieusement dans le sein d'une paisible abondance; il est bien vrai, dis-je, que nous n'eussions trouvé personne qui pût nous enseigner la route d'Ermenonville, n'ayant depuis la table ronde rencontré ame qui vive. Mais l'abbé de Châlit avait un concierge: et c'est ce concierge qui, non moins gras, mais plus chari-

table que son divin maître, nous mit dans le bon chemin.

ERMENONVILLE.

Un je ne sais quel charme, qui croissait à mesure que nous avancions, nous avertit que nous n'étions pas éloignés d'Ermenonville. En effet, nous découvrîmes bientôt le hameau, situé dans le fond d'une vallée délicieuse, sur les bords de la Nonette, dont l'œil se plaît à suivre les replis onduleux. Dans ce site inégal, quelquefois sauvage, quelquefois riant, toujours pittoresque, la nature, à chaque pas différente d'elle-même, déployait à nos regards des beautés toujours nouvelles. Les rochers, les bois, les prés et les eaux y forment de tous côtés des contrastes piquants, des

points de vue enchanteurs. La nature !.... Ah ! ce nom nous rappèle celui de son ami, de son défenseur le plus zélé, de celui dont la plume à la fois énergique et sensible, élégante et sublime, nous peignit ses charmes avec tant de grâce, et nous retraça ses lois avec tant d'éloquence ! O Jean-Jacques ! la nature se montre ici reconnaissante envers toi. C'est elle, qui, dirigée par les mains de l'amitié, s'est plu à embellir ton dernier asyle, l'asyle où reposent tes cendres. Ici tous les cœurs sensibles te rendent un culte.

Ah ! loin d'ici les cœurs indifférents !
Loin d'ici l'envieux, au teint pâle et livide,
L'infâme délateur, l'ami lâche et perfide,
L'insensible beauté, les volages amants !
Loin d'ici, fils ingrats, et vous coupables mères,

Vous qui de votre sein exilez vos enfants,
Et les abandonnez à des soins mercenaires!
Et vous riches insouciants,
Qui, dans une oisive opulence
Enivrés d'orgueil et d'honneur,
Contemplez sans pitié les pleurs de l'indigence;
Et, sous le poids de l'or et de la jouissance,
Insultez aux communs malheurs!
Loin d'ici!... Vos regards profânes,
Souillant cet asyle sacré,
Troubleraient les augustes mânes
Du sage en ces lieux révéré.
Mais approchez, couple fidèle et tendre,
Qu'amour unit de ses nœuds les plus doux:
Vous, pères fortunés, et vous, heureux époux,
Des jeux de vos enfants environnez sa cendre!
Ah! qu'il viène celui qui, parmi les grandeurs,
Conservant un cœur charitable,
Se fait un plaisir secourable,
De consoler le pauvre et d'essuyer ses pleurs,
S'attendrit en voyant les maux de son semblable,
Et sourit à l'aspect des heureux qu'il a faits!
Accourez tous, hommes sensibles!
Traversez ces ondes paisibles,
Sa tombe appèle vos regrets.

Venez arroser ces cyprès:
Sur votre ami venez verser des larmes;
Pour vous, pour lui, ces pleurs auront des charmes.

Je n'entreprendrai point la description de ces lieux touchants: tu les as vus toi-même, et ta mémoire te les dépeindra mieux que ne le ferait ma plume.

LA GAIETÉ.

De retour à l'auberge où nous avions laissé nos chevaux, nous commandâmes un très-petit dîner, quoique nous eussions un très-grand appétit. Mais si nous mangeâmes peu, en revanche nous rîmes beaucoup. Notre situation cependant n'était pas gaie; notre bourse était presqu'à sec; aussi est-il peu d'exemples que des gens dénués d'argent comme nous

l'étions, ayent ri d'aussi bon cœur que nous le fîmes alors. « Eh ! de quoi riez-vous donc, me demandera gravement quelque censeur flegmatique? » De quoi ? Je ne sais...... De mille idées folles qui nous passaient dans la tête. Si notre bourse était pauvre en espèces, notre imagination était riche en gaieté. Affligés chacun d'une vingtaine d'années, exempts jusqu'alors de besoins et d'inquiétude, livrés à cette heureuse imprévoyance qui accompagne la jeunesse, nous trouvions dans notre situation je ne sais quoi de neuf et de piquant qui nous divertissait singulièrement. Enfin, nous rîmes de manière que nous manquâmes de renverser la table, et de briser tout ce qui se trouvait dessus : et

songeant tous deux à l'embarras où nous nous serions trouvés si nous avions cassé plats ou bouteilles, n'ayant pas de quoi les payer, ces réflexions, au lieu de nous rendre plus sérieux, redoublèrent à tel point nos éclats de rire, que la table en trébucha de nouveau, et que nous en gagnâmes un hoquet furieux, qui nous contraignit à demander une demi-bouteille de vin pour l'appaiser.

Nous nous mîmes l'esprit à la torture pour aviser au moyen de nous procurer de l'argent; mais nous y perdîmes notre latin. Nous résolûmes donc de partir sur-le-champ, et d'aller coucher le soir même chez mon père, quoiqu'il fût déjà cinq heures après-midi, quoiqu'il plût et que les chemins

fussent mauvais, quoique nous eussions près de douze lieues à faire et que nos chevaux fussent fatigués.

Nous prîmes donc notre route par Merfontaines, sans nous y arrêter, quoiqu'il mérite l'attention des curieux. En face du château, un groupe de paysans s'occupait, non pas à politiquer, à faire des motions, comme c'est la mode à Paris; mais à danser et se réjouir. Avaient-ils tort?

C'était la fête du village,
Les paysans, jeunes et vieux,
Riaient, chantaient, faisaient tapage,
Buvaient, dansaient à qui mieux mieux,
Comme en pareil cas c'est l'usage.
Mais tandis que, sans nul chagrin,
Ces bonnes gens, le verre en main,
Du plaisir savouraient l'ivresse,
Nous autres, hélas! pauvres gueux,
Tristes et déconfits tous deux,

Nous nous en allions à Gonesse,
Contents comme des chiens qu'on fesse.

» Eh! mais, me dira-t-on peut-» être, pourquoi ce changement si » brusque dans votre humeur? » Quelle pouvait-être la cause de » votre tristesse?.... Vous étiez si » joyeux il n'y a qu'un moment. Il » est vrai; mais

En ce bas monde est-il rien de constant?
Le plus beau jour en un instant
Est obscurci par les nuages :
Au calme on voit succéder les orages :
Tout change : est-il donc étonnant
Que nous soyions d'humeurs volages?
Et qu'est-ce en effet que l'humeur?
C'est une plaisante donzelle.
Avez-vous aimé quelque belle?
Elle a ses caprices comme elle;
Comme elle, elle a ses moments de faveur.

LES CONTRE-TEMPS.

Nous trottons assez passablement jusqu'à Louvres. Là, pour gagner plus promptement Gonesse, nous prenons un chemin de traverse. La nuit survient. Bref, nous nous égarons.

Il tombait une pluie froide. » Ah ! disait Valère, en soufflant » dans ses doigts, que n'est-il » avec nous, notre habile conduc- » teur de Chantilly ! »

Enfin, nous arrivons à Gonesse, bien fatigués, crottés, mouillés et et morfondus. La prudence nous conseillait d'y coucher, notre bourse ne nous le permit pas. Aussi nous nous contentâmes de souper mesquinement, et de faire bien

manger nos chevaux, résolus d'arriver la nuit même.

Pour ne pas nous égarer de nouveau, nous nous fîmes expliquer plusieurs fois la route de Saint-Denis. « Vous feriez plus sagement de rester, nous disait » l'hôte; il se fait tard; la nuit est » bien noire; vous vous exposez. » Eh! qu'avons nous à craindre? » De nous égarer? Vous nous avez » si bien indiqué la route. De rencontrer des voleurs?...... Nous » sommes deux à cheval, bien armés ». D'ailleurs, me dis-je en mettant le pied dans l'étrier, que nous prendraient-ils? Nous n'avons que six sols dans notre bourse. Qui n'a rien à perdre, n'a rien à craindre,

Nous traversons Arnouville sans

nulle rencontre. A gauche, un paysan qui était en faction, nous crie d'une voix mal assurée, le qui vive? - Amis. - Sur ce, l'officier de garde vient à nous, une lanterne à la main. — Etes-vous de la nation? —Assurément.—Vous faites bien, morgué: Où allez-vous? — A St.-Denis.—Votre passeport?—Valère montra je ne sais quel imprimé qu'il avait sur lui. L'officier le prit hardiment, et le tenant à l'envers fit mine de le lire, le trouva fort en en règle, et nous le rendit. Là-dessus, nous leur souhaitâmes le bon soir; ils nous souhaitèrent bon voyage, et nous trottâmes de plus belle.

Arrivés à un carrefour, nous prenons la première route à gauche, ainsi qu'on nous l'avait indiqué.

Bientôt nous nous trouvons dans un fond, entourés d'eaux et de bois sombres. Les chemins devenaient de plus en plus difficiles. Nos chevaux fléchissaient à chaque pas : nous mettons pied à terre. Mais mon maudit cheval se faisait traîner et me fatiguait beaucoup. Je passe devant, et Valère marchant par derrière, et lui appliquant par intervalle quelques coups de fouet, me met hors de peine.

Serions-nous encore égarés ? Nouvelle inquiétude. Cependant, le chemin devient meilleur. Nous remontons à cheval. Un bruit sourd frappe nos oreilles. Aussitôt, en vrais Dom Quichottes, nous avançons le pistolet au poing, prêts à combattre. Le bruit s'accroît : nos chevaux frémissent ; l'approche du

danger ne fait qu'irriter notre courage ; nous hâtons notre marche ; et bientôt nous reconnaissons l'ennemi redoutable contre lequel nous venions de prendre les armes. C'était.... un moulin à eau.

Nous pressons nos chevaux croyant arriver à Saint-Denis. Mais le bruit du moulin les effraye. Le mien, quoique d'un naturel docile, se roidit et recule. Il nous fallut déployer toute notre énergie pour les déterminer à passer outre. Bientôt nous appercevons un mur, des maisons. Le cœur nous battait de joie. Nous suivons une rue longue ; mais, ô vaine espérance ! Hélas ! nous n'étions pas à Saint-Denis.

Nous voilà donc au milieu de la nuit dans un village inconnu, assis

sur nos chevaux, tremblants de fatigue, gelés par un vent froid qui nous coupait le visage, et inquiétés par les hurlements de tous les chiens dont nous craignions l'approche. Qu'on se rappèle notre marche longue et pénible, les fatigues et les hasards que nous venions d'éprouver, et l'on se convaincra facilement qu'une pareille situation n'avait rien de plaisant pour nous.

L'HOSPITALITÉ.

Cependant nous ne perdons point courage, et nous prenons le parti de crier de toutes nos forces, dans l'espoir d'éveiller quelque habitant qui nous donne asyle pour le reste de la nuit. Pendant plus d'une heure les chiens seuls répondent à nos

cris par des hurlements affreux. Une heure sonne: nous perdions les poumons à force de crier: enfin j'entends ouvrir une fenêtre: » Y a-t-il quelqu'un à qui parler, demandons-nous à plusieurs reprises? — Oui, messieurs, répond une voix tremblante : que voulez-vous? — L'hospitalité. Nous sommes égarés, nos chevaux tombent de fatigue; de grâce ouvrez-nous. — Dam! c'est qu'à st'heure-cy, on n'sait pas qui va et qui vient, voyez-vous. — Ne craignez rien, brave homme, nous ne demandons qu'un abri pour nous et nos chevaux: de grâce ouvrez-nous. — Puisque vous êtes de braves gens, attendez-moi, mes bons messieurs, j'allons m'habiller, et j'descendrons vous mener chez un d'nos

voisins. C'est un brave homme, qu'aura de quoi vous loger, vous et vos chevaux : pour moi j'ons pas d'écurie. » Il se hâta de descendre, et nous conduisit chez un honnête laboureur, qui nous reçut avec une cordialité à laquelle nous étions loin de nous attendre.

L'hospitalité était la vertu favorite des gaulois nos aïeux. Mais cette vertu si précieuse devient de plus en plus rare en France. L'égoïsme l'a bannie des cœurs de tous ceux qui, par leurs richesses, sont le plus en état de l'exercer : et, si on la retrouve encore, ce n'est que chez les habitants des campagnes qui, plus près de la nature, sont moins endurcis que les riches, et sentent davantage le besoin et le plaisir d'obliger leurs semblables.

Au surplus, jamais hospitalité ne fut exercée avec plus de zèle et de sincérité. Ce bon laboureur avait serré de la paille dans son écurie. Il enleva sa paille pour faire place à nos chevaux. Il nous offrit du pain, du vin et du fromage: c'était tout ce qu'il avait. Nous l'acceptâmes, car nous mourions de faim. Il fit plus; il découcha sa femme, et fit mettre des draps blancs à son lit, pour nous y coucher nous-mêmes. Sur ce que nous faisions difficulté d'accepter, dans la crainte de les déranger; « Couchez-vous, dit-il, vous êtes fatigués, vous avez besoin de repos; bon soir. — Mais, vous?.. . — N'vous boutez pas en peine: je n'sommes pas égarés, nous autres; et pis, en pareils cas, une nuit est bientôt passée. — Vous

êtes chez d'pauvres gens, ajouta sa femme, notre chambre et nos meubles n'sont pas biaux, mais y vous sont offerts d'bon cœur ». — Nous en sommes persuadés, lui répondis-je; sur ce, nous les remerciâmes, et leur souhaitâmes le bon soir. Je laisse à penser si nous fûmes bientôt couchés et endormis !

L'HEUREUX MESSAGE.

Notre réveil fut singulier. Nous nous trouvions à Dugny, sans argent, couchés chez de bons laboureurs à qui nous devions, et ne pouvions rien donner. Car six malheureux sous n'étaient pas dans le cas d'acquitter toutes nos obligations. Nous prîmes le parti d'envoyer un exprès à mon père, pour lui demander l'argent dont nous

avions besoin. Ce fut un suisse, gardien du territoire de Dugny, qui se chargea de ce message. Nous lui donnâmes une lettre adressée à mon père, dans laquelle, après avoir retracé nos fatigues et notre égarement de la manière la plus touchante, nous terminions par le prier de remettre l'argent au porteur. Notre suisse partit donc, en promettant d'être de retour vers cinq heures du soir. On peut juger combien les heures s'écoulèrent lentement au gré de nos desirs. Nous nous promenâmes dans l'espoir de charmer les ennuis de l'attente.

Nous venions de dîner de fort bon appétit; notre chère hôtesse nous ayant servi une gibelotte de lapin, que nous avions trouvée ex-

cellente, et dont nous l'avions beaucoup complimentée. Nous nous étions portés du côté où devait arriver notre suisse. Assis entre plusieurs meules de bled, distraits par les jeux d'une douzaine d'enfants, nous l'attendions avec impatience. Déjà cinq heures étaient sonnées, et nous ne le voyions point venir. Point de suisse, point d'argent, disions-nous tristement. Nous craignions, s'il tardait davantage, de ne pouvoir nous rendre le soir même chez nos parents. Nous commencions à désespérer..... lorsque Valère apperçut bien loin, à l'extrémité de la plaine (car en pareil cas on a la vue perçante), il apperçut, dis-je, un homme en veste, portant son habit au bout d'un bâton, et marchant à grands pas.

» Oh ! le voilà. — Bon , tu veux rire ! — Non pas, c'est lui-même. — Quoi ! vraiment ? Oui, voilà son chapeau d'uniforme, voilà sa houpette ; oh ! c'est bien lui , c'est lui-même ». Et puis de courir. « Vous voilà donc ? — Oui. — Eh bien , que vous a-t-il remis ? — Une lettre et de l'argent ». L'un prend la lettre, l'autre l'argent. L'un lit et l'autre compte. « Je vous envoie 30 liv. — Oui, voilà bien 30 liv. — Vous donnerez 6 liv. au suisse. — Les voici ». Le suisse empoche et remercie : il avait chaud ; nous le menons chez notre bon laboureur. Nous lui versons à boire, il boit à notre santé.

Il était près de six heures : nous n'avions pas de temps à perdre. Nous récompensons nos hôtes , et les remercions mille fois des bons

offices qu'ils nous ont rendus. Ils nous aident à seller nos chevaux, les bonnes gens! ils reçurent nos adieux avec sensibilité. « N'oubliez pas de tourner à gauche, quand vous serez arrivés à la grande route, nous répétèrent-ils plusieurs fois: Bon voyage, nous criaient-ils de loin, et ils nous saluaient encore de leurs chapeaux, lorsque nous ne pouvions plus les entendre. Nous avions cessé de les voir, que nous les remercions encore.

Nous pressâmes nos chevaux et nous arrivâmes à huit heures et demie chez nos parents, sans autre fâcheuse aventure que celle d'être bien fatigués. On nous reçut en nous embrassant, en riant de nos malheurs; et notre voyage se termina par un bon souper.

VOYAGE

DE

NORMANDIE.

PAR REGNARD.

VOYAGE
DE
NORMANDIE (*).

Vous m'avez ordonné, mademoiselle, de vous faire un récit exact de mon voyage ; je vais tâcher de vous satifaire.

Nous partîmes un lundi (26 septembre 1689) ; admirez notre bonheur. Il y avoit trois mois qu'il n'était tombé une goutte d'eau, le ciel en versa ce jour là pour toute une année ; mais pour nous

(*) Par Jean-François Regnard, né à Paris en 1647, mort en 1709 ; le meilleur de nos poëtes comiques après Molière.

consoler, nous séchâmes ces humides influences par un fond de bonne humeur qui ne nous a jamais abandonnés.

Pour quinze jours de campagne.
Enfin nous voilà partis
De la ville de Paris.
Le bon Dieu nous accompagne !
Surtout bon gîte, bon lit,
Belle hôtesse, bon appétit.

Pour l'appétit, il faut dire la vérité, il nous manquait pendant cinq ou six heures de la nuit; mais il faut bien prendre son mal en patience, on ne peut pas manger et dormir tout à la fois.

A Mantes fut la dînée,
Où croît cet excellent vin.
Que sur le clos célestin
Tombe à jamais la rosée!

Puissions-nous dans cinquante ans
Boire pareille vinée!
Puissions-nous dans cinquante ans
Tous ensemble en faire autant !

Ces pauvres Célestins ! ils font vœu de boire ici le vin qui croît dans leur clos, et par obéissance ils avalent ce calice du mieux qu'ils peuvent.

Si j'étois sûr de votre discrétion, je vous dirais bien d'autres choses que vous n'avez pas entendues ; mais les filles sont comme les femmes, elles ne vont jamais sans leurs langues ; et je me suis cent fois étonné que de si grandes langues pussent tenir dans de si petites bouches : c'est pourquoi,

De Vernon je me veux taire
Pour le mauvais vin qu'on but ;
Chacun s'y coucha, mais chut ;

Car j'aime en tout le mystère.
Je sais trop comme tout va,
Le monde est fait de manière;
Je sais trop comme tout va,
L'envie jamais ne mourra.

Il faut pourtant que vous sachiez que nous trouvâmes une fille charmante proche la chartreuse de Gaillon. Ce n'est pas là, me direz-vous, un meuble de chartreuse; mais ces jolis animaux-là se trouvent partout.

Au Pont de l'arche et au Roule
Le ciel exauça nos vœux,
Et fit paraître à nos yeux
Jeune hôtesse faite au moule:
Elle portait devant soi
Deux petits monts faits en boule;
Elle portait devant soi
Un morceau digne d'un roi.

La Normandie, comme vous

savez, est une terre fertile en pommes. Le voisinage de la mer leur donne un orgueil et une dureté qu'elles n'ont point ailleurs. Nos dames de Paris voudraient bien que leur terrein fût aussi bon; mais on ne peut pas tout avoir : à cela près, les femmes de Rouen sont, à ce que je crois, faites comme à Paris; ce qui nous fit dire:

A Rouen, laides et belles,
Comme partout l'on trouva.
Les filles de l'opéra
Sont, comme à Paris, cruelles.
Enfin, rien n'est différent
Dans les jeux, dans les ruelles;
Enfin, rien n'est différent,
Hors qu'on parle mieux normand.

Nous trouvions assez plaisant d'aller, comme bonnes personnes,

toujours devant nous ; et je crois que nous aurions été dix lieues par-delà le bout du monde, sans le malheur que vous allez apprendre :

Après six jours de voyage
Où tout allait à gogo,
Nous allions jusqu'à Congo,
Valets, chevaux et bagage ;
Mais au Hâvre on s'arrêta
Malgré ce vaste courage ;
Mais au Hâvre on s'arrêta ;
Car la terre nous manqua.

Voilà une plaisante excuse, m'allez-vous dire ! quand on a bien envie d'aller, au défaut de la terre on prend la mer. Nous n'y manquâmes pas aussi ; et les dames, dès le lendemain,

D'une valeur plus qu'humaine,
Affrontèrent l'océan.
Mon dieu ! que le monde est grand

Sur cette liquide plaine,
Où l'on touche en un moment,
Sur une vague incertaine,
Où l'on touche en un moment
L'enfer et le firmament!

N'aurait-ce pas été un coup de bonne fortune pour les maris, si quelqu'honnête homme de corsaire eût mis la main sur la chaloupe? J'en connais quelques-uns qui, dans pareil cas, n'auraient pas regretté d'avoir embarqué leurs femmes.

Le lendemain, pour nous recevoir, le gouverneur fit mettre la citadelle en armes. Nous visitâmes l'arsenal, ce terrible palais de Mars. Mon dieu! que de moyens pour mourir, lorsqu'il n'en faut qu'un pour vivre!

Ces sentimens, me direz-vous, sont bien héroïques : vous en con-

viendriez comme moi, mademoiselle, si vous saviez ce qu'il en coûte pour mettre un enfant au monde; et en vérité, si vous étiez bien raisonnable, vous vous marieriez au plus vîte, pour travailler comme il faut à la réparation du genre humain. Songez comme vous passeriez mal votre temps s'il n'y avait plus d'homme au monde.

Au reste, vous croyez peut-être, que parce qu'on vous a menée en vers au Hâvre, on vous ramènera par la même route! C'est ce qui vous trompe, Pégase n'a pas accoutumé de faire avec moi de longues traites. Je vous dirai donc en prose que nous revînmes à Rouen en très-peu de temps, ayant toujours vent derrière, ce qui n'est pas trop nécessaire en carrosse;

mais c'est pour vous dire que tout conspirait à seconder l'envie que j'ai d'être auprès de la plus aimable personne du monde.

VOYAGE
DE BEAUNE.

VOYAGE DE BEAUNE.

PAR PIRON (*).

A M. JEANNIN.

De Dijon, le 10 septembre 1717.

MONSIEUR,

Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores iniquitatem, et prolongaverunt. Psal. 128.

Voilà, en deux mots, le résultat du voyage fatal dont vous avez fait le premier pas avec moi. Je trouve une lettre de M. Michel, qui finit par ces mots : « Si jamais

(*) Alexis Piron, né à Dijon en 1689, mort à Paris en 1773.

» vous avez à passer à Beaune, n'y » passez, mon cher, qu'incognito, » et croyez-moi ». Chacun me renouvelait cet avis; mais on ne peut tenir contre sa destinée : j'ai toujours voulu croire les Beaunois plus scrupuleux sur le chapitre de l'hospitalité, à l'égard, surtout, d'un enfant d'Apollon.

Je me suis persuadé, dans toutes les provinces,
Qu'Aretin fut jadis très-respecté des princes :
J'espérais de ce peuple encor plus de bonté.
Pardonnez, chère épaule, à ma crédulité.
Je n'ai pu soupçonner mon ennemi d'un crime :
Malgré lui-même, enfin, je l'ai cru magnanime.

Tout aura sa place : il ne faut pas commencer par la péroraison. Vous savez ce qui m'arriva jusqu'à notre séparation; rien que d'honorable, rien que d'heureux. Voici le reste. Il n'est pas besoin de vous

dire que vous me laissâtes à la grande justice. A peine m'aviez-vous quitté, que je fus accosté du vieux curé de Vougeols : nous liâmes ensemble un entretien qui me laissa passer trois ou quatre heures sans chagrin ; il roula sur les dogmes de la foi,

Et nous jouâmes l'un et l'autre
Le rôle de notre état :
Messire Jean faisait l'apôtre,
Et moi je faisais l'apostat.
D'abord la dispute paisible
Se fit raison contre raison ;
Mais bientôt on changea de ton,
Et le combat devint terrible.
Je redoublais mes arguments :
Dépourvu de raisonnements,
Notre homme s'enfuit dans la bible,
Et fait là son retranchement.
Je cours après, je viens, j'assiége ;
Mais notre furieux cafard,
Derrière le sacré rempart,

S'écrie: indévôt, sacrilège.
Ses yeux, au défaut du latin,
Lui servirent de privilége.
Je presse, on capitule enfin.
Ah ! le bel apôtre de neige :
Sa voix commençait à baisser,
Et sa foi, déjà confondue,
Paraissait prête à s'éclipser,
Quand j'eus un peu de retenue.
Dieu, que je crains, me fit cesser;
Mais, sans ma peur de l'offenser,
Ma foi sa lance était rompue.

Il commençait à laisser la partie, et à demander quartier par un lâche éloge, quand pour l'honneur de dieu je démasquai mon sophisme : nous fîmes la paix au premier cabaret de Vougeols, et nous nous quittâmes. Je ne laissai pas de le regretter; je restais avec une compagnie taciturne... Les courses de nuit sont déjà si ennuyantes....!

Celle-là, surtout, avait je ne sais quoi de plus triste, de plus trouble que les autres.

Du haut de la voûte azurée,
La maîtresse d'Endymion
A peine éclairait d'un rayon
Notre marche mal assurée :
La nuit d'un vaste crêpe environnait ses feux;
Tout, jusqu'à la verdure, était noir à nos yeux.
Aucun ruisseau voisin, de son tendre murmure
N'égayait les tristes passants;
Des oiseaux de mauvais augure
Les cris funèbres et perçants
Jetaient l'effroi dans la nature.
Les présages fâcheux, noirs enfants de la nuit,
Me la rendaient encor plus lugubre et plus noire.
J'eus des pressentiments de je ne sais quel bruit,
Et vous verrez, par ce qui suit,
Si je ne devais pas les croire.

Pour comble d'incommodité, n'alla-t-il pas tomber une pluie désespérée! Vous savez quel vernis

cela donne aux horreurs de l'obscurité. Chacun maudit l'instant où il était sorti de Dijon. Moi seul inébranlable, je gageai contre le ciel d'être de bonne humeur : en effet, ma gaîté se maintint contre la tempête et l'orage, qui dura seulement jusqu'aux portes de Nuits, où je repris des forces : je ne respirais que désordre et remue-ménage. Malheur à qui s'avisait de dormir à mes côtés ! Pour animer tout le monde, je fis cette chanson, que je chantai sur l'air de Joconde :

A moi, garçon, vîte, grand trait,
Verse à toute la bande !
A toi Pontoir, à toi Marêt,
A la santé de Lande.
Pour savourer ce jus si bon,
Que le pays nous donne,
Que ce coup n'est-il aussi long
Qu'on a l'oreille à Beaune !

Il est tel endroit où une chanson du Pont-Neuf l'emporte sur celle du Palais-Royal : chacun voulut savoir la mienne ; on la répéta pendant deux heures à gorge déployée. Au bout de quelque temps la station finit, et nous partîmes, voulant nous rendre à Beaune de bonne heure : je fis ces trois dernières lieues moins gaîment que les premières. Mes amours me remontèrent en cervelle à la barbe de toute ma philosophie : il fallut s'y livrer; je soupirai.... Je m'éloignai pour être seul... Un homme, tel que je l'avais été jusqu'alors, m'aurait fort importuné; la vive image d'un bonheur passé, le pressentiment, la prévoyance de l'avenir indubitablement plus funeste, arrêta toutes mes réflexions. Pour en adoucir

l'amertume, je m'amusai à composer cette ode élégiaque :

Muse, de mon amour ta voix est dédaignée;
Tu ne pourras jamais prévenir ton malheur :
Laisse, laisse parler mon cœur;
Et, si tu veux servir ma flamme infortunée,
Remets ta lyre à ma douleur.
Si tu veux qu'on se rende aux ennuis qui me presse
Il me faut cette voix dont le son douloureux
Fléchit les enfers rigoureux :
Le cœur de l'infidèle à qui ces cris s'adressent,
N'est pas moins inflexible qu'eux.
Mais pourquoi la fléchir? servez plutôt ma rage,
Dieu, vengeur du parjure, accablez de vos coups
Un cœur à qui le crime est doux.
Arrêtez, qu'ai-je dit! je revois une image
Qui fait tomber tout mon courroux.
La trahison n'a rien enlevé de ses charmes :
Jaloux de plus en plus du sort de mes rivaux,
Mon amour croît avec mes maux;
Mes yeux, mes tristes yeux, au travers de mes larmes,
Lui trouvent des appas nouveaux.

Mais retournons à ma narration.

Entre mille défauts, j'ai celui de vouloir trop intéresser les gens à mon malheur. L'aurore, comme le dit le pompeux père le Moine, avait déjà chassé la nuit avec son fouet de pourpre, et ouvert la porte au jour avec une clef de vermeil,

Quand on apperçut le poulet
Du plus haut clocher de la ville,
Où la parque un peu trop habile,
A pensé couper le filet
Des jonrs de votre humble valet.

A l'aspect de ce redoutable haras, mon cœur battit comme celui de l'infortuné Régulus, quand, à son retour, il découvrit les tours de Carthage; mais il n'était plus temps de reculer. Après avoir donc arboré le pavillon blanc, c'est-à-dire, après avoir épanoui

les couleurs de Dijon sur mon chapeau, j'entrai fièrement sur les terres ennemies, en me recommandant à la dame de mes pensées. Quoiqu'il ne fût que cinq heures, l'espoir du spectacle faisait déja fourmiller les rues de monde.

Me voyant au milieu de ce peuple amassé,
J'avais l'orgueil et la malice
De me prendre pour un Ulisse
Entrant à la cour de Circé.

L'air du pays me surprit; il m'échappa deux ou trois traits qui avaient bien le goût du terroir. Comme c'est fête à Beaune le dimanche aussi bien qu'ici, je voulais entendre la messe : je demandai aux passants si on la disait le matin. On me répondit par un

éclat de rire qui me réveilla ; mais ce fut pour une deuxième chute plus lourde que la première. Ma mère, auprès de qui je me rendis, m'ayant dit que j'étais bien hâlé, je répondis qu'il avait fait un soleil de diable toute la nuit. Le second éclat de rire, que cette bêtise occasionna, me fit tenir sur mes gardes. Le génie abrutissant de Beaune m'avait déjà fait avaler un air empoisonné. J'eus bientôt trouvé du remède : je courus purger mon esprit à l'hôtel des trois Maures, où je trouvai les médecines si bonnes, que j'en avalai quinze ou vingt sans les rendre. Muni d'un bon déjeûner, je fus à ma toilette, et delà à je ne sais quelle église ; du moins sais-je bien que la providence avait pris de si bonnes me-

sures, que tel qui s'y trouva pour y lorgner, fut contraint d'y prier Dieu :

Non pas qu'il y manquât de femmes ;
Tout en était rempli depuis la porte au chœur :
Mais c'est qu'en vérité ces dames
Auraient effrayé Jean-sans-peur.
Mes yeux, qui partout galopaient,
N'en rencontraient que d'effroyables ;
Et sans le bénitier où leurs mains se trempaient,
J'aurais cru que c'étaient des diables.

Je crois qu'elles furent bien scandalisées de la dévotion d'une centaine de jeunes gens qui les environnaient : on ne les gratifia pas d'une distraction, et jamais Dieu n'eut à des messes d'onze heures et demie des cœurs moins partagés. N'allez pas tirer de là conséquence contre tout le peuple de Beaune : la laideur n'y est pas générale comme

la bêtise. On trouve de la fleur et du son dans un sac de farine ; mais, ma foi, je pense qu'on l'avait bien ôtée, et que le diable avait emporté la fleur, et Dieu le son. En sortant de là, un vieux ami de mon père m'emporta chez lui pour y dîner.

Le buffet était prêt, et la nappe était mise :
L'hôte m'y régala du mieux.
Surtout je vous dirai qu'à ce repas mes yeux
Furent plus heureux qu'à l'église.
On m'avait mis
Vis-à-vis
Une pucelle à blonde tresse,
Dont l'air aimable et languissant
Redoublait ce charme innocent
Que nous voyons à la jeunesse.
De ses grands yeux, tendres et mornes,
Il tombait des regards, dont la douce pudeur
Eût fait sortir, sur mon honneur,
L'ame des capucins des bornes.
Je me plus devant elle à parler de l'amour ;
Je peignis les douceurs d'une vive tendresse,

D'une rupture, d'un retour
Et d'une innocente caresse
Enfin, je mis si bien les plaisirs dans leur jour,
Que j'en vis soupirer ma convive adorable.
Peut-être disait-elle, en jugeant de mes feux
Par la vivacité de ces portraits heureux:
Ah! qu'il sait bien aimer! que n'est-il plus aimable!
Je voudrais le rendre amoureux.

Depuis deux heures de séance, nous ne songions guères à dire grâces, quand tout à coup

Exoritur clamorque virûm, clangorque tubarum.

chacun court de la table à la fenêtre : moi seul, pour voir de plus près, je voulus descendre dans la rue : aussi rien ne m'échappa; je puis même dire que je vis une fois plus qu'un autre. Ce tintamarre annonçait l'ouverture du prix où les chevaliers de dix villes mar-

chaient en bel ordre. Ceux de Chaumont, comme les plus étrangers, avaient le pas. Nos Dijonais suivaient; ils voulurent, en passant vers moi, m'emmener avec eux, me disant à l'oreille qu'ils m'avaient entendu menacer. Je m'excusai opiniâtrément de les suivre, sous prétexte que j'étais sans épée. Quant aux menaces, je leur dis,

Allez, je ne crains pas leur impuissant courroux;
Et quand je serais seul, je les bâterais (*) tous.

L'ordre de la marche entraîna ces honnêtes importuns, et m'en délivra. Châlons, Saulieu, Claguy, Nuits, Sémur et deux autres villes dont j'ai oublié les noms, parurent après. Les chevaliers de Beaune

(*) Allusion au mot bâter.

parurent enfin sous la livrée verte. Dès que j'en fus apperçu, mon nom courut de gueule en gueule, et vola par les airs. On porta, d'un bout de la troupe à l'autre, la main sur le cimeterre; en un mot, j'en vis briller quarante à mes yeux, dont toutes les pointes se tournèrent de mon côté. Vous me croyez perdu, tant s'en faut. Toutes ces pointes baissées avec l'étendard, m'honorèrent d'une salve militaire, qu'au milieu de tout ce vacarme je reçus d'un air tranquille et reconnaissant, le bonnet au poing, le corps incliné, l'index de la main droite sur la bouche, promettant par ce signe de ne rien dire. J'eusse tenu ma promesse, si la jeunesse outre-cuidée, qui suivait ces bons et loyaux

chevaliers, n'eût rompu ce traité de paix. Ces rossignols, la plume sur l'oreille, le fusil sur l'épaule, marchaient cinq à cinq; et comme le ruisseau du milieu de la rue coulait abondamment, chaque soldat du milieu, pour ne pas rompre son rang, marchait dans la posture du colosse de Rhodes. Je ne pus m'empêcher d'en plaisanter avec ceux qui m'entouraient. La superbe infanterie me fit une décharge de regards foudroyants, que je payai d'un sourire de mauvais augure: nous ne nous fîmes pour lors aucun mal. Tous ces coups-là et ce spectacle finirent. Le torrent curieux m'entraîna aux buttes où s'allait disputer le prix.

Un feuillage agréable, assez bien ajusté,
Formait un long rang de portiques

Servant de face à quantité
De loges frèles et rustiques :
Deux longs ais sur chacune appuyés par les bouts,
Tremblaient sous le poids des bouteilles ;
Et, dansant au son des glougloux,
Des chantres à l'entour y brisaient les oreilles.
Tandis que, sur un noir éloigné de cent pas,
Mars, las d'ensanglanter la terre,
Et frappant les échos du bruit de son tonnerre,
Signalait à nos yeux l'adresse de son bras.
Cependant, parmi le fracas
Des pots, des verres et des armes,
Dans les beaux yeux Amour étalant ses appas,
Livrait au fond des cœurs de terribles combats,
Et causait de vives alarmes.

Il n'est que d'être crotté pour affronter le bourbier. Ma passion ne m'en laissant pas à craindre d'autres, je laissais hardiment courir mes yeux de belle en belle. Au plus fort de mon attention, une jeune Beaunoise, sortie de

Dijon depuis quinze ou seize mois, et que j'y avais vue l'intime de ma cousine, me reconnut, et m'aborda pour me demander comment elle et moi nous nous portions. Je ne répondis rien à ces questions frivoles :

Sed graviter gemitus imo de pectore ducens,

je suis trahi, lui dis-je, vous ne voyez plus en moi que le reste de votre cruelle amie : elle est infidèle.... elle me tue. Que votre présence me rappèle d'heureux moments perdus pour jamais ! Cette nouvelle l'étonna plus que ma douleur ; mais ma douleur la fâcha plus que cette nouvelle. Je tâchais de goûter les avis obligeants qu'elle voulut me donner, sur une

perte qui lui déplaisait moins qu'à moi.

Mais mon malheureux cœur chérit son esclavage,
Et ne veut pas qu'on le soulage :
Je ne sais que la mort, trop lente à m'arriver,
Qui puisse en arracher l'image
Qu'un trop fidèle amour a pris soin d'y graver.

Tout se plut à m'arriver. Laissez dire les amants. Vous allez voir que j'eus la plus belle occasion du monde pour aller en l'autre, sans avoir voulu en profiter. La rencontre de cette fille me laissa dans une rêverie dont les devises environnées de guirlandes me tirèrent. La première que je vis était morte ; du moins son corps était séparé de son ame : cela s'appèle, ce me semble, être mort. Deux arquebuses peintes en sautoir avaient

pour légende : *licet divisa, tendunt eòdem.* Entendant, par ces mots, que les différentes troupes de chevaliers, quoique divisées, tendaient au même but. Cette pensée s'offre par les armes, dont les bouches sont dirigées, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Je passais aux autres, quand il fallut m'abandonner à une troupe d'étrangers et d'amis qui m'emmenèrent pour boire : vie qui dura jusqu'à sept ou huit heures du soir, que je les quittai pour aller souper avec d'honnêtes gens qui m'attendaient. En passant par la grand'rue, je vis un âne arrêté, auquel j'attachai une belle tresse de rubans verts, en lui disant : *Marche au but.* Les témoins, qui n'étaient pas de Beaune, en rirent ; mais

j'ai su que les citadins en avaient juré vengeance : en l'attendant, je soupai comme un roi.

Avant d'en être à la chanson,
Je fis bien trotter l'échanson.
Pour satisfaire enfin les dames,
Au son du hautbois nous dansâmes :
Ensuite, pour fermer le divertissement,
Je racontai nonchalamment
Les merveilleux effets de la bague enchantée.

Voilà bien des mouvements pour une journée que devait suivre une nuit assez fatigante : aussi, me dispensai-je d'aller au feu d'artifice qu'on tirait aux buttes avec une décharge d'artillerie. Après sept ou huit heures de sommeil, je fus réveillé par les instruments de guerre, qui rappelaient les chevaliers au pas. Les plaisirs recom-

mencèrent avec le bruit des armes. Que sert-il de vous les spécifier?

Sans un esprit pareil au vôtre,
Puis-je de nouveaux traits dépeindre un second jour,
Que je vis couler, comme l'autre,
Dans les plaisirs du vin, des jeux et de l'amour?
Sauter, manger, chanter et boire,
Ressauter, remanger, rechanter,
Ce fut toujours la même histoire.

Je m'informai du feu de la veille avec quelques Beaunois, qui me dirent que le bruit du canon avait brûlé les épitaphes. Ce jour-là je fus traité splendidement aux pères de l'oratoire, en considération d'un frère que j'ai chez ces messieurs. Ils m'invitèrent à venir le lendemain à des thèses que leurs jeunes pensionnaires soutenaient sur l'his-

toire romaine. Il m'en passa un trait par l'esprit, qui me fit faire cette épigramme sur les âneries si célèbres et si ordinaires de la maison de ville de Beaune.

Pour consul à Rome autrefois
D'un cheval le sénat fit choix;
Ainsi le rapporte Suétone.
Après un tel évènement,
Je ne m'étonne nullement
Qu'on ait vu si souvent un âne maire à Beaune.

Extrema gaudii luctus occupat.

Voici le commencement de mes infortunes. J'en précipiterai le cours, pour vous moins ennuyer si je vous suis indifférent, et vous chagriner moins si vous m'aimez. Je m'avisai, sur les dix heures du soir, d'aller à la comédie. La première et la meilleure scène que

j'eus, fut la réponse d'un Beaunois du bel esprit, à qui je demandai quelle pièce on jouait. Les fureurs de Scapin, me répondit-il. Je croyais, repris-je, que c'était les fourberies d'Oreste. A ce mot, qui fut hébreu pour lui, nous entrâmes dans le parterre. J'y fus bientôt reconnu d'une troupe de jeunes bourgeois qui se carraient sur la scène, aussi fiers que quand on les étrille. Ils m'envoyèrent cent quolibets; et je n'y répondais que trop, quand les comédiens, qui commencèrent, nous obligèrent à finir, au grand regret des rieurs. Tel est le lièvre, tel on le tue; c'est-à-dire, que la pièce fut jouée pitoyablement. Cependant, comme il y a bien des coups donnés dans cette farce, elle emporta l'applaudisse-

ment général. Un petit maître de Beaune, de ceux qui m'avaient entrepris avant la pièce, enthousiasmé de la scène du sac, cria : paix donc, on n'entend rien. Ce n'est pas faute d'oreilles, lui répartit-on du parterre. Tous les offensés alors jurèrent ma perte. La pièce finie, ces braves coururent m'attendre au passage. A peine eus-je le nez à l'air, que me voilà relancé de vingt ou trente épées nues. Je ne pus si bien faire, que je ne m'en visse bientôt environné. Je n'avais qu'une canne, qu'après un moment de forte résistance, je jetai contre terre, pour désarmer cette meute affamée, et sauver ma carcasse. Mais lorsque je vis qu'on ne m'en faisait pas plus de quartier, donnant à tort et à travers de quinze

ou de vingt épées nues, j'essuyai la moitié des coups, j'esquivai et disparus. Me voilà donc seul à l'abri de l'orage avec un coup de pointe très-léger dans le flanc. Minuit sonnait, les rues étaient calmes et désertes, la lune y donnait à plomb. La question était de regagner mon logis: je marchais pas à pas dans l'ombre, je le voyais enfin; déjà je riais de mon aventure, quand je vis tous mes gens venir à moi flamberge au vent. Il fallut encore fuir ou mourir: je tournai donc gaiement les talons; et j'eus à peine un peu d'avance, que je m'arrêtai pour les complimenter sur leur grand courage, et leur aversion pour les duels. Mes discours redoublèrent leur course: leur course redoubla la mienne: je me fis bien-

tôt perdre de vue, et je commençais à respirer; mais. . . .

Admirez avec moi le sort dont la poursuite
Me fait tomber alors au piége que j'évite.

Je me trouvai, pour la troisième fois, bec à bec avec mes chasseurs. S'imaginant alors que je voltigeais autour d'eux pour les braver, ils firent plus d'efforts que jamais pour m'atteindre.

Pour me dérober à la troupe
De mes lâches persécuteurs,
Pégase, auteur de mes malheurs,
Que ne me tendais-tu la croupe!

C'était fait de moi. Je n'espérais plus m'échapper: poursuivi, pressé, presqu'atteint d'une légion d'épées, au travers de rues inconnues, dont les détours me remettaient

incessamment au milieu de mes rivaux; sans secours, sans armes, je songeais plus à dire le *libera* que le *lætatus sum*, et je faisais, hélas! de bien tristes réflexions, quand je me vis secouru d'une des plus fortes mains que mon ange eût pu me choisir. Une jeune demoiselle, plus aimable que l'amour, regardant par une fenêtre, et me voyant à la tête de tant d'épées, cria qu'on allait m'assassiner. Un homme et un frère, regardant par une fenêtre du haut, lui dirent d'ouvrir la porte; elle le fit. Je la vis, j'entrai, et j'offris mes actions de grâces à l'escouade, puis me laissai mener dans une chambre où l'on me fit coucher. Le matin, cherchant par la maison, pour remercier avant d'en sortir, d'appartement en ap-

partement, j'entrai dans celui où était couchée ma belle libératrice. J'approchai du lit, dont elle avait ouvert le rideau au bruit que j'avais fait pour lui témoigner ma reconnaissance. Qu'elle était belle! je ne sais si la reconnaissance lui prêtait de nouveaux charmes à mes yeux.

Mais jamais à ma belle ingrate
Je ne vis un teint si vermeil.
La fraîcheur d'un profond sommeil
Attendrissait l'éclat de sa peau délicate;
Enfin, la toile de ses draps
Noircissait auprès de ses bras.
Ses yeux bleus et touchants brillaient d'un feu céleste;
Mes regards sur sa gorge allumaient mon esprit,
Qui, se glissant au fond du lit,
Semblait me découvrir le reste.

Belle et rare conjoncture pour un esprit romanesque, qui aime à

mettre tout Cyrus dans un compliment. Je fis le mien le plus précis et le plus énergique que je pus. Mes adieux finis, je courus à mon logis, où je trouvai ma mère qui me fit partir sur-le-champ en litière (à Beaune on dit sur la litière). Voilà, monsieur, l'histoire fidèle que tout le monde sait et commente à sa fantaisie. Un petit nombre de beaux esprits ne m'en estime pas moins; d'autres me blâment, quoiqu'après tout

Je trouve qu'il est honorable
De me voir haï dans un lieu
Où l'ânerie est estimable:
Car, comme enfin, sans plaire à dieu,
Je ne saurais déplaire au diable;
De même quand vous me chassez,
Illustres citoyens de Beaune,
Il me semble que c'est assez
Pour me faire entrer en Sorbonne.

Mes fâcheux supérieurs ne peuvent me cacher leur mauvaise humeur, ni moi le chagrin qu'elle me cause. J'ai le courage de vous écrire, c'est-à-dire, de me consoler; je le fais enfin: unique douceur, premier plaisir que mon cœur ait goûté depuis treize jours. Il est temps qu'il prène fin.

Je m'y suis trop abandonné:
Revenez, sombre ennui, c'est assez vous suspendre;
Peut-être je me fus damné
En tardant trop à vous reprendre.

N. B. Le manuscrit qui me fournit cette pièce, ajoute que les chevaliers de l'arquebuse de Beaune, ayant gagné, en 1715, le prix de dix compagnies, Piron, qui habitait alors sa patrie, tourna les Beaunois en ridicule, dans une ode

burlesque. Quinze mois après, les Beaunois rendirent leur prix: Piron, malgré ses amis, voulut être témoin de ces nouvelles fêtes, et y essuya l'aventure qu'on vient de lire. Les colériques Beaunois n'ayant pu l'assassiner, firent en vers une plate complainte sur sa fuite, qu'ils lui envoyèrent. Piron leur répliqua :

Brave et savant peuple de Beaune,
Fils de Phébus et de Bellone,
Qui suivez ces dieux tour-à-tour :
Glorieux des exploits célèbres
Que vous fîtes dans les ténèbres,
Vous les produisez donc au jour.

Chanson digne de vos écoles !
Le sujet, l'air et les paroles,
Tout y ressent le nom Beaunois.
Pour nous la rendre encor plus belle,
Que ne pouviez-vous avec elle
Envoyer ici votre voix ?

De la part d'un de vos libraires,
J'en ai reçu cent exemplaires;
J'en attends encor un envoi.
M'en eussiez-vous donné dix mille,
Ils ne pourraient être inutiles,
Et j'en ferais un bon emploi.

Lorsque, sans verge et sans épée,
Sur ma carcasse constipée
Je vis briller cent glaives nuds;
Je le raconte à votre gloire,
Vous me fîtes venir la foire;
Vous me deviez des torche-culs.

Hic meta laborum.

VOYAGE

AU

HAVRE DE GRACE.

PAR C. E. GAUCHER.



CHARLES ETIENNE GAUCHER

Chéri du dieu des Arts, caressé des neuf Sœurs,
Tout en lui des talens nous peint l'heureux délire ;
Les Graces de concert le couronnant de fleurs,
Animent, tour à tour, son burin et sa lyre.

Par son ami [illegible]

Gravé par son élève et ami [illegible] d'après le tableau peint par [illegible] en 1787

GAUCHER.

CHARLES-ÉTIENNE GAUCHER, né à Paris en 1741, fut destiné par sa famille à l'étude de la médecine; mais un goût irrésistible pour les beaux arts se manifestait chaque jour; et, sans respect pour les doctes aphorismes d'Hippocrate, il s'amusait à en remplir les pages de caricatures, qui annonçaient déjà le germe du talent. La fille d'un instituteur, chez lequel on avait placé le jeune Gaucher, dessinait avec goût, et gravait à l'eau forte avec beaucoup d'esprit. Bientôt l'amour détermina son choix; et le desir de plaire contribua, sans doute, à ses rapides progrès. Après avoir pris des leçons de plusieurs

maîtres, il acheva de se perfectionner chez le célèbre Lebas, et depuis, chacun de ses ouvrages vit augmenter sa réputation. Dans le genre de l'histoire, comme dans celui du portrait, dont un grand nombre est gravé d'après ses dessins, un burin moelleux et suave est toujours accompagné d'un style pur et harmonieux.

A l'exercice de son art le citoyen Gaucher réunit l'amour des lettres, et les ouvrages échappés de sa plume le firent admettre dans plusieurs sociétés littéraires de l'Europe. Il avait été chargé par la ci-devant académie des sciences, de traiter L'ART DE LA GRAVURE, pour faire suite à la collection des arts, publiée par cette société. Différentes circonstances en ont

empêché l'impression, ainsi que du VOYAGE PITTORESQUE DE LONDRES, entrepris à la sollicitation du ministre Vergennes.

Parmi les productions littéraires du citoyen Gaucher, il suffira de citer les OBSERVATIONS SUR LE COSTUME FRANÇAIS ; tous les articles des graveurs dans le DICTIONNAIRE DES ARTISTES ; L'ORIGINE ET LA SUPPRESSION DES CLOCHES ; LE DÉSAVEU DES ARTISTES, et L'ICONOLOGIE, en 4 vol. Cet ouvrage est celui qui fait le plus d'honneur aux connaissances, au goût, au génie de l'auteur. Thalie daigne quelquefois lui sourire, et parmi les sujets qu'elle lui a inspirés, il en est un dont Florian, son ami, faisait le plus grand éloge, et qu'on doit représenter incessamment au

théâtre de l'opéra-comique national.

Nous ne parlerons pas du VOYAGE AU HAVRE ; on nous permettra seulement d'observer que c'est une de ces saillies dictées par l'enjouement, et dont la gaîté réclame l'indulgence.

Nous saisissons avec empressement cette occasion de rendre public le témoignage du sincère attachement qu'une liaison de trente ans a fait naître, et d'offrir à cet estimable artiste un témoignage que sa modestie nous eût interdit, si nous l'eussions prévenu.

HÉRIVAUX.

A MADAME ***.

Vous desirez, madame, que je vous fasse le récit de notre voyage au Havre, j'obéis; mais je vous préviens que Clio sera souvent obligée de céder son rôle à la Folie, et que les grelots de Momus interrompront plus d'une fois la gravité du narrateur.

De Bachaumont et de Chapelle
Que n'ai-je les riants pinceaux?
Je répandrais dans mes tableaux
Cette gaîté facile où l'esprit étincelle.

Mais hélas! j'ai plus d'un motif pour réclamer votre indulgence; car, soit timidité, soit caprice, ou prévoyant peut-être que j'aurais à tracer quelques caricatures.... un

peu folles, ma chaste muse a gardé le silence et m'a remis les crayons de Calot.

Trop heureux, en suivant ses traces,
De vous amuser un moment,
Et d'obtenir, furtivement,
Un léger sourire des grâces.

VOYAGE
AU
HAVRE DE GRACE.

Septembre 1788.

PARCOUREZ tous les points de ce vaste hémisphère,
N'oubliez pas surtout, exact observateur,
La Circassie et l'antique Cythère;
Cherchez, dans ces climats, le spectacle enchanteur
De la beauté modeste, affable, régulière.
Je ris tout bas de votre erreur!
La Circassie est au nord de la France:
C'est à Bolbec que Vénus tient sa cour,
Que la jeune beauté, sans art et sans détour,
Aux grâces unit la décence,
A la simplicité donne de l'élégance,
Et soumet tous les cœurs au pouvoir de l'amour.

Curieux de visiter ce fortuné canton, et d'admirer l'effet impo-

sant de la mer agitée par les vents de l'équinoxe, nous partons avec un empressement digne de notre voyage. Comme il ne se trouvait point de place dans la diligence, et que des jeunes gens s'accommodent de tout, nous nous décidâmes pour une voiture de place, qui nous conduisit à Poissy, où nous prîmes la galiote de Rolleboise.

Arrivés à Mantes, la hauteur des tours nous engagea à monter sur la plate-forme; nous y jouissions de l'aspect le plus riant et le plus pittoresque, lorsqu'une galanterie de M. Verbic (1) nous fit repentir de notre curiosité. L'espiègle s'était avisé d'embrasser la jeune fille qui nous conduisait: celle-ci, en se débattant, fit trébucher M. de Ringy

contre la corde d'une cloche. Il n'en fallut pas davantage pour appeler à l'église tous les dévots du village. Le sacristain à leur tête, feignant de croire qu'on l'avait averti pour un baptême, exigea qu'on nous mît à contribution. Nous n'étions pas les plus forts ; »

. . . . Il nous fallut payer
Pour sortir au plutôt d'affaire,
Bedeau, sacristain et vicaire.
Vous voudrez bien, Messieurs, ne me pas oublier,
Nous dit, en souriant, la jeune conductrice.
Non, mon enfant, rends-nous plus de justice,
Reprit Verbic, en lui disant adieu;
Mais j'aurais bien préféré, je le jure,
Seul avec toi, dans cette conjoncture,
Aux frais du sacrement avoir pu donner lieu.

Rentrés dans l'ennuyeuse voiture qui nous attendait, nous eûmes à essuyer un orage aussi violent qu'il

en fut parlé dans toutes les gazettes. Le calme ne revint qu'avec la nuit: nous arrivions à Rolleboise.

C'est un usage dans le pays que des enfants ou de jeunes filles se tiènent sur la route pour offrir des montures aux voyageurs. Malgré leur état de maigreur, nous acceptâmes ces Bucéphales, bizarrement honorés du nom de *potentats*; et comme les chemins étaient gâtés par la pluie, chacun prit en croupe une des conductrices, excepté M. de Nopec, qui eut pour son lot un petit page.

On eût dit que le ciel en courroux nous poursuivait sur l'un et l'autre élément. Nous avions au plus fait vingt pas, que des tourbillons de poussière annoncèrent un nouvel ouragan. Les nuages

s'amoncèlent, la lune disparaît, et bientôt :

Un déluge affreux nous inonde,
Les vents sifflent, la foudre gronde,
Serpente, éclate et tombe en plus de vingt endroits!
Nos paisibles chevaux, effrayés par l'orage,
Franchissent les buissons, les torrents à la nage,
Et galopent, dit-on, pour la première fois!
Pour échapper au danger du naufrage,
De Nopcé le timide page
Saisit, en tremblant, le manteau :
Plus d'une belle a perdu sa chaussure,
Plus d'un cavalier son chapeau,
Plus d'un groupe, à tâtons, dans cette nuit obscure,
L'un sur l'autre versé, cherche en vain sa monture.

Le ciel se lasse enfin de nous persécuter; la lune reparaît, et, à sa lueur, chacun reprend, comme il peut, la route de Bonnières, où nous arrivons, dieu sait en quel état. Semblables à des naïades, nos jeunes conductrices pressent leurs

longs cheveux pour en exprimer l'eau : on les eût dit métamorphosées en fontaines.

Cependant M. de Nopec et son page, qui nous avaient donné de l'inquiétude, reparurent tous les deux, montés sur le même coursier et couverts du même manteau. Le premier, qui ne se rappelait plus avoir en croupe un petit page, l'atteignit, en descendant, d'un coup de pied sur la joue; celui-ci, en repoussant le pied discourtois, fit rouler notre écuyer dans une citerne : un prompt secours le dégagea, et son premier soin, comme le nôtre, fut de faire allumer un grand feu.

Rangés autour et presque nuds (car nos malles étaient en avant), ne fûmes-nous pas surpris par une

Cauchoise égrillarde, qu'avait appelée un gros prieur notre voisin? Le saint homme, qu'une maladresse avait mis à tâtons avec une jeune demoiselle, qu'il appelait sa nièce, occasionna le quiproquo en redemandant de la lumière : quel spectacle s'offrit aux yeux de la belle!

D'abord elle s'arrête, et, par pudeur, sa main
Fait semblant de masquer une vive prunelle :
Puis, s'élançant, l'espiègle éteint notre chandelle,
Nous dit bon soir, et disparaît soudain.

Sur les quatre heures on vint nous avertir que la voiture nous attendait, et il fallut se mettre en route, malgré la pluie, qui tombait à grands flots. M. Scévole, qu'un oubli avait mis en retard, nous suivit de loin, en trébuchant à tâtons, dans un sentier rapide et

glissant. En vain crie-t-il à son porte-falot d'arrêter.... On n'imaginerait jamais l'objet de son courroux:

C'était un gros caniche noir,
Vieux domestique de taverne,
Instruit à porter la lanterne
Et très-exact à remplir ce devoir.
Mais effrayé par les cris, la poursuite
Du trop pétulant voyageur,
Le pauvre chien eut si grand'peur
Qu'il lâcha son falot et courut à son gîte.

Le falot s'étant éteint, il nous fallut retourner au village chercher de la lumière pour passer sur la planche étroite qui conduisait au bateau, et attendre plus d'un quart d'heure à la pluie, parce qu'il avait pris fantaisie à M. Scévole de prendre querelle avec un chien.

Nous arrivâmes au Roule au le-

ver de l'aurore. Un ample déjeuné nous fit oublier nos longues fatigues, et nous montâmes gaiement à cheval pour traverser les riantes plaines du Vaudreuil (2).

La montagne des Deux-Amants, que nous apperçûmes, nous retraça la tragique aventure d'où elle tire son nom (3); et la joyeuse troupe, attendrie, donna plus d'une fois au diable le vieux baron et son hermitage.

Jusqu'au port Saint-Ouen, il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté. Disons un mot de la brillante cavalcade, en commençant par la queue.

M. de Nopec, avec son air grave, et son bonnet sous un chapeau rond, avait à peu près le profil de Louis XI, allant en pélerinage à

la croix de Saint-Lô. Par le bas du visage, on eût pris M. de Valney pour le bon Henri, s'il eût eu des moustaches. Au centre, M. de Goifor veillait sur M. de Ringy, qui cheminait tristement, la tête inclinée, et le corps penché sur le cou de son cheval. MM. Scévole et Verbic, les deux coryphées de la troupe, formaient l'avant-garde; le premier, ferme sur ses étriers, la tête haute, le corps droit, aussi maigre que sa monture, ressemblait exactement à l'incomparable héros de la Manche. Le second ne se faisait honneur de sa contenance qu'aux dépens de quelques écorchures sur un endroit que la décence ne permet pas de nommer; ce qui lui attira une étrange aventure au port Saint-Ouen.

A peine descendu de cheval, l'infortuné Verbic demande une houppe, de la poudre et un miroir. Renfermé dans sa chambre, il commençait à appliquer le bienfaisant appareil, lorsque l'hôtesse, par un malheureux hasard, ouvrit la porte sans heurter. Qu'on imagine le sang-froid de la mégère, quand elle vit sa toilette ainsi profanée! Des apostrophes elle passe aux menaces, et saisit M. de Verbic sans pitié.

Les cheveux sans efforts lui restent dans la main !
Orgueilleuse de sa victoire
Elle regarde, avec un ris malin,
Cette perruque, que l'histoire
Placera quelque jour au temple de mémoire,
Ainsi qu'elle y plaça celle de Chapelain.

Par un caprice inoui, le pauvre toupet essuya.... on ne le devine-

rait jamais.... un des plus énormes... de la Normandie. Après les injures, il fallut bien procéder aux échanges; et, tout étant pacifié, nous prîmes un batelet, pour nous rendre à Rouen (4).

Outre le palais de justice (5) et le pont de bateaux, nous voulûmes voir la place où fut brûlée la pucelle (6), et la petite rivière d'Aubette, qui change de couleur sept fois par jour (7). Pour le spectacle, je puis dire que l'imposant cortège des nymphes de la Neustrie nous trouva plus courageux que ne le furent les compagnons d'Ulysse. Sourds à leurs voix enchanteresses, nous ne voulûmes pas même répondre à leurs invitations; et, le lendemain, nous prîmes place dans un petit bâtiment à voiles,

pour aller coucher à la Bouille. Là, quatre de nos braves écuyers, fatigués de la veille, louèrent une chaise qui les conduisit à Ponteaudemer; nous prîmes tous des chevaux dans cette dernière ville.

Parvenus au sommet de la montagne de Villefleur, nous découvrîmes la mer; et ce coup-d'œil, pour des gens qui n'y sont pas accoutumés, surpasse toutes les descriptions qu'on pourrait en faire. A Honfleur, nous pouvions voir, de notre hôtel, les bâtiments entrer dans le port et en sortir; la mer, en se retirant, laisser à découvert une immense étendue de terrein; les vaisseaux, dans le bassin, enfoncés dans la vase, ou couchés sur le galet, reprendre leur équilibre, et se remettre à flot, par

l'effet, aussi curieux qu'inexplicable, de la marée, qui, dans ces parages, monte quelquefois à vingt-cinq pieds de hauteur, pendant les équinoxes.

Le lendemain, nous nous embarquâmes, par un vent frais, pour le fameux passage de Honfleur au Havre (8), pendant lequel il nous fallut subir le douloureux accès du mal de mer. Après un quart d'heure de navigation, le pilote, en se signant, nous invita à recommander notre âme à Dieu. Personne d'abord ne s'empressa de l'imiter; mais tout-à-coup, la dévotion devenant exemplaire, nous fûmes tous pénétrés de religion et d'effroi. M. de Ringy le premier paya le tribut. Un vieux récollet le suivit, puis une jeune proven-

çale, à laquelle un officier gascon prenait le plus tendre intérêt. Ce dernier, par sympathie, acheva le quatuor, *quoiqué*, dit-il, *il eût fait quatré fois lé boyage des Indes, sans avoir pur...* A dire vrai, il était temps que nous arrivassions; car M. de Verbic frissonnait, M. Scévole pâlissait, M. de Valney palpitait, et le reste de la compagnie eût peut-être fait chorus, lorsque nous entrâmes dans le port du Havre.

L'aspect de cette ville est riant et pittoresque; les femmes y sont infiniment plus jolies, plus aimables, plus élégantes, que dans la basse Normandie; observations qui ne pouvaient échapper à des artistes. D'abord, nous visitâmes la citadelle, les arsenaux, les chan-

tiers, où nous vîmes deux frégates en construction, et le port, dans lequel il y avait plus de cent bâtiments de différentes nations. Nous allâmes voir ensuite les fanaux placés sur la hauteur du cap de la Haive, et que l'on apperçoit à plus de quinze lieues en mer. Jusqu'alors nous n'avions vu l'Océan que comme une glace immobile, agitée seulement par le retour de la marée; mais le jour de notre départ, nous fûmes témoins d'un autre spectacle, et principalement d'un miracle bien capable de convertir les incrédules, et de déconcerter les esprits forts.

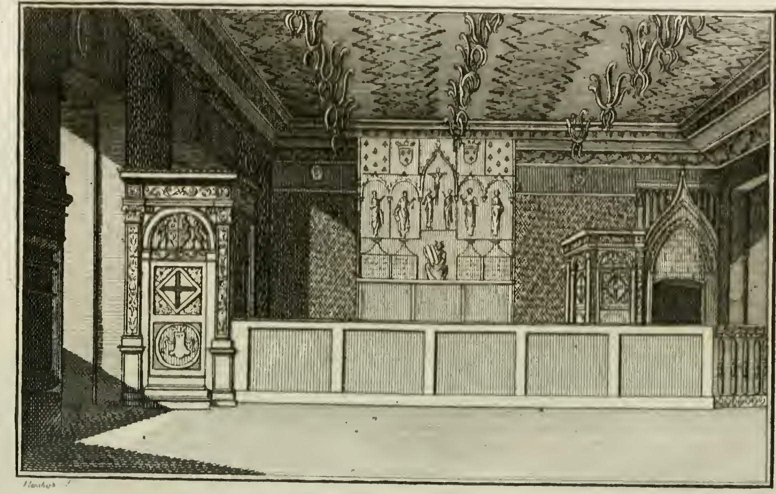
On se disposait à lancer un vaisseau nouvellement construit, et déjà la foule immense des spectateurs remplissait le port. Nous

nous y rendons. Tandis qu'on baptisait le navire, la mer était calme, et quelques impies regardaient avec dérision cette cérémonie religieuse; mais, à peine la bénédiction fut-elle achevée, qu'on eût dit que la même légion de diables qui jadis s'empara d'un troupeau de cochons sur les bords du lac de Génésareth, s'échappait des flancs du vaisseau.

De ces malins esprits la légion immonde
Court se précipiter dans l'onde.
Soudain l'air s'obscurcit, et les flots en fureur
Aux pâles matelots inspirent la terreur!
Sous mille aspects hideux on vit alors paraître
Les démons conjurés par l'organe du prêtre.
De marsouins monstrueux une troupe effrayante
Aux spectateurs émus va porter l'épouvante;
Et la foudre en éclats, tombant du haut des cieux,
Atteste le miracle opéré dans ces lieux.

Ce spectacle pourtant ne glaça

point notre courage; nous louâmes une barque; et, de dessus la jetée, nous nous précipitâmes sur le dos des matelots; mais à peine fûmes-nous sortis du port, que notre frêle bâtiment s'élève à la hauteur des môles, et se précipite ensuite dans des gouffres affreux! Renversés les uns sur les autres, pâles et tremblants, n'osant fixer le péril qui nous environne, prêts à chaque instant à nous voir engloutir, nous formons les vœux les plus ardents pour échapper au danger qui nous menace. Enfin, on parvient à virer de bord; et nous débarquons avec beaucoup de peine, trébuchant à chaque pas et croyant sentir la terre vaciller sous nos pieds; ce qui nous obligea de prendre des chaises de poste pour continuer notre route



Grand Chambre du Palais de Justice de P

jusqu'à Bolbec (9), un des principaux objets de notre voyage.

Salut à cette jolie ville, la perle du pays de Caux, la gloire de la Normandie, la nouvelle Paphos, que l'Europe entière doit envier à la France !

Toutes les femmes y sont belles, ou promettent de le devenir. M. d'Asban, qui s'ennuie partout où il se trouve, et desire toujours d'être où il n'est pas, fut le premier qui proposa de se reposer quelques jours dans ce fortuné canton ; et son avis fut reçu de la troupe joyeuse, avec un applaudissement général.

Pendant qu'on préparait nos chambres, on vint avertir la maîtresse de l'hôtel qu'une dame, ar-

rivée le matin, ressentait les douleurs de l'enfantement. Elle y vole, et nous restons accompagnés de deux jolies personnes, dont le regard tendre et languissant aurait porté le trouble dans l'âme la plus apathique. Une taille moulée sur celle de la Vénus de Médicis, des traits fins et réguliers, une gorge d'albâtre, tout paraissait ressortir davantage sous le costume pittoresque du pays de Caux : telles étaient la fille et la nièce de la maison. Sur la cheminée de la salle se trouvaient des bouquets, des rubans et autres petits cadeaux. Nous en demandâmes la cause, on nous dit que c'était la fête des deux cousines. Nous ne manquâmes point de la leur souhaiter; mais lorsque nous voulûmes les em-

brasser, quelle fut notre surprise!

Avec grâce, d'abord, l'une et l'autre cousine
Baisse les yeux modestement;
Puis, de concert, présente à notre empressement
L'incarnat velouté d'une peau douce et fine,
Qu'embellissait encore un sourire charmant.

Ce baiser délicieux nous enhardit à en cueillir un autre; et déjà nous nous disposions à le prendre, lorsque la mère parut, et fit échapper l'essaim folâtre de nos bras.

Nous quittâmes à regret ce séjour charmant, pour retourner à Rouen. Il n'en fut pas de même du royaume d'Yvetot (10), que nous traversâmes en quinze minutes.

Le reste de notre voyage n'offrit rien de remarquable. Comme

le temps fut serein, nos cavaliers ne trouvèrent plus de belles à mettre en croupe, ni M. de Nopec de petit page, pour le désarçonner. M. Scévole ne s'avisa plus de prendre querelle avec un chien ; M. de Verbic fit sa toilette sans inconvénient ; et, s'il embrassa de jeunes filles, il n'eut plus à son côté M. de Ringy pour sonner les cloches.

NOTES

SUR

LE VOYAGE AU HAVRE DE GRACE.

---

1 (M. de Verbic). Comme toutes les circonstauces de ce badinage sont vraies, et les voyageurs connus, nous avons cru devoir faire usage de l'anagramme (*).

2 (Les riantes plaines de Vaudreuil). Dans ces plaines, s'étendent en files alignées et nombreuses, de magnifiques pommiers, dont les rameaux, naturellement disposés en boule, reposent sur un tronc court et robuste, et s'étendent en parasol.

(*) L'auteur s'y est peint sous le nom de Sévole.

3 (Tragique aventure). Un vieux baron avait une fille d'une rare beauté, promise à un chevalier avare, discourtois et jaloux, que la gente demoiselle détestait autant qu'elle aimait un jeune écuyer, brave et généreux, qui n'attendait que le moment d'être armé chevalier pour disputer sa maîtresse à son odieux rival. Un jour que les deux jeunes amants se donnaient des preuves non équivoques de leur tendresse, le père les surprit. Furieux de l'audace du jeune écuyer, à qui il avait défendu d'aspirer à l'honneur de devenir son gendre, il veut le tuer ainsi que son amante, qui embrasse en pleurant les genoux de son père. Le vieux baron, feignant de se laisser fléchir, relève sa fille, et

promet au jeune homme de lui pardonner, même de couronner ses vœux, s'il a le courage de porter son amante du bas de la montagne jusqu'au sommet, sans s'arrêter, sans reprendre halcine. Cette proposition rend l'espoir au jeune écuyer, qui, consultant moins ses forces que son amour, enlève son amante, gravit la montagne avec le précieux fardeau, et expire de fatigue en arrivant au sommet. L'amante, qui n'avait consenti qu'à regret à la téméraire entreprise, s'évanouit à ce spectacle, et mourut quelques jours après, consumée de douleur. Le père, pour calmer ses remords, fit bâtir un hermitage sur la montagne, et s'y enferma pour finir ses jours.

4 (Rouen). Comme presque toutes les villes anciennes, Rouen est mal bâti : la plupart de ses édifices sont de bois; mais sa situation est enchanteresse et ses dehors sont délicieux.

5 (Le palais de justice). L'aspect de cet édifice, à cause de ses pyramides et de sa sculpture, est aussi curieux qu'imposant. Le toit, en angle aigu, est orné d'une arête en plomb, découpée à jour, et d'une balustrade qui règne dans la longueur. Les croisées sont carrées; ce qui annonce qu'elles ont été refaites à une époque peu éloignée.

L'arcade, où l'on voit entrer un carrosse, conduit à l'hôtel du premier président. A l'endroit où se trouve un factionnaire, est un es-



Palais de Justice de Rouen.

calier, qui mène de la prison à la salle de justice. La même tour sert de passage de la salle des procureurs à la grand'chambre. Le bâtiment qui suit renferme la grand'chambre, la chambre du conseil, etc. Les pyramides en sont plus hautes, et les ornements plus multipliés que dans l'autre partie des bâtiments. Après avoir monté le grand escalier, on arrive dans la salle des procureurs, ouvrage admiré par les plus habiles architectes; elle est longue de cent soixante pieds, large de cinquante, et remplie, comme celle de Paris, de boutiques de libraires et d'échoppes d'écrivains. Ce bel édifice fut commencé en 1493. A droite est une porte qui conduit à la grand'chambre.

On peut regarder cette pièce comme une des plus belles de France, par sa longueur et sa clarté; le plafond est d'un bois de chêne, que le temps a rendu couleur d'ébène, et enrichi de pendentifs dorés. Sur toute la boiserie sont sculptés des arabesques à la manière du règne de Louis XII. La porte gothique, à droite, donne dans la chambre du conseil. Celle de la gauche, qui communique au parquet, est aussi décorée d'arabesques très-délicats, et d'un écusson écartelé des armes de France et de Dauphiné : ce sont celles de François Ier., qui n'était alors que dauphin.

La chambre du conseil, moins ornée, est encore belle et grande. La chambre de la tournelle mérite

aussi d'être vue, surtout pour les peintures qui sont de Jouvenet, et de la main gauche de cet excellent maître, qui avait alors le bras droit en écharpe.

6 (La place où fut brûlée la pucelle). Le vieux marché, aujourd'hui le marché aux veaux. Jeanne d'Arc, après avoir fait lever le siège d'Orléans, conduisit Charles VII à Rheims, où elle avait promis de le faire sacrer. Charles, en effet, y fut couronné. Sa mission étant finie, cette héroïne demanda à se retirer; mais, pour son malheur, elle céda aux instances du roi, qui l'avait conjurée de ne point l'abandonner. Blessée sous les murs de Paris, et renversée de cheval dans une sortie de Compiègne, elle fut obligée de se

rendre à Lyonnel, bâtard de Vendôme. A cette nouvelle, le courage des Anglais se ranima, et leur joie fut plus grande que s'ils avaient gagné une bataille décisive. Les Parisiens, de leur côté, célébrèrent cette prise par un TE-DEUM et par des vers dignes du sentiment barbare qui les inspirait. Jeanne, chargée de chaînes, fut traînée de cachots en cachots, et conduite à Rouen, où on la renferma dans une tour qui s'appèle encore, TOUR DE LA PUCELLE. En vain se plaignit-elle, pendant l'instruction de son procès, que ses réponses avaient été falsifiées; on la menaça d'être ARSE, et on lui lut une formule qui contenait la promesse de quitter l'habit d'homme, et de ne plus porter les

armes; l'infortunée crut signer cet écrit, mais on lui en subsistua un autre, dans lequel elle s'avouait paillarde, idolâtre, sorcière, séditieuse, etc.; et on la condamna à une prison perpétuelle. Ce n'était pas encore assez pour les Anglais; il fallut, pour les satisfaire, consommer la perte de cette innocente. Elle avait promis de ne plus porter l'habit d'homme : on enleva pendant la nuit ses habits de femme, et on mit des vêtements d'homme à la place. En vain exposa-t-elle que ce travestissement la dévouait à la mort; ses prières furent inutiles : elle demeura au lit; mais ayant été forcée par des besoins naturels, elle se couvrit de vêtements d'homme; on la surprit dans cet état, et on la déclara

relapse. Devant le bûcher, où cent vingt soldats la conduisirent, était un large écriteau avec ces mots : JEANNE, SOI-DISANT LA PUCELLE, MENTERESSE, DEVINERESSE, BLASPHÉMERESSE DE DIEU, MENDÈRESSE, MAL CRÉANTE DE LA FOI, IDOLATRE, CRUELLE, DISSOLUE, INVOCATRICE DU DIABLE, APOSTATE, SCHISMATIQUE ET HÉRÉTIQUE. Les larmes de Jeanne attendrirent le bourreau, mais non pas le peuple, qui, toujours tardif dans ses regrets, détesta l'atrocité dont il venait de repaître ses yeux.

7 (Sept fois par jour). L'Aubette qui se jète dans la Seine à Rouen, est si favorable aux teinturiers, qu'ils se sont établis en grand nombre sur ses bords. Ce sont eux qui occasionnent les changements

de couleur que l'on remarque dans les eaux de cette rivière.

8 (Passage d'Honfleur au Hâvre). Cette ville se nommait autrefois le Hâvre *de malheur*, à cause des fréquents naufrages, occasionnés par l'embouchure de la Seine. On y érigea une chapelle sous le nom de Notre-Dame-de-Grâce, dont elle a retenu le nom. C'est une ville importante que François I, Henri II et Louis XIII ont successivement fortifiée.

9 (Bolbec). Un mélange de coquetterie, de grâce et d'opulence compose la toilette des villageoises de Bolbec. Leurs cheveux, relevés en toupet lisse, s'attachent sur le sommet de la tête et se couvrent d'une toque de drap d'or ou d'argent, garnie par devant, d'une

bande plissée de dentelle ou de batiste, et par derrière de deux barbes pendantes et carrées, qui laissent entrevoir le chignon. Au cou sont des chaînes d'or à double ou triple rang, qui supportent un cœur ou une croix. La taille est renfermée dans un corps, de drap pour l'hiver, de soie en été, qui se lace en devant et tranche par sa couleur avec une pièce de drap d'or, qui forme comme le vêtement de dessous. Sur les épaules et sur la taille sont attachées d'amples rosettes de ruban. Le corps est sans manches; celles de la chemise se troussent sur des manches d'écarlate, presque jusqu'au défaut de l'épaule, et les longues manchettes de mousseline, dont les manches de la chemise sont

ornées, retombent depuis l'épaule jusqu'au coude. Des gants couvrent le reste du bras; un jupon d'écarlate, assez leste pour qu'on apperçoive le bas de la jambe, un tablier de mousseline des Indes, brodée ou à rayures d'or, complettent ce costume exclusivement attaché aux habitants de la campagne.

10 (Royaume d'Yvetot). Soit faveur ou réparation d'offense, pour un des seigneurs d'Yvetot, un roi de la première race érigea en principauté cette petite seigneurie. De là, souche de petits rois, fondement de petits privilèges, source de méprises ou de bons mots.

« Mes amis, dit Henri IV, campé
« en 1689 sur les terres d'Yvetot,
» au moins, si je ne puis conquérir

» mon royaume, je suis assuré
» d'avoir celui d'Yvetot ».

Le même, au couronnement de Marie de Médicis, témoignant sa surprise de voir un roi dans la foule, ordonna au maître des cérémonies de placer Martin de Belley, seigneur d'Yvetot, d'une manière convenable à sa dignité.

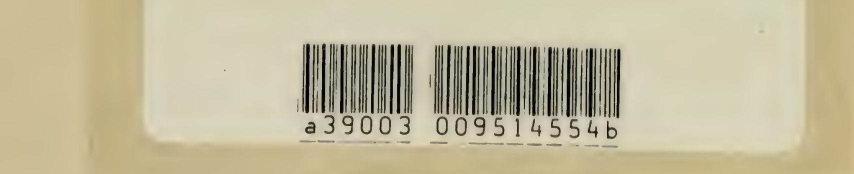
FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


a39003 009514554b

